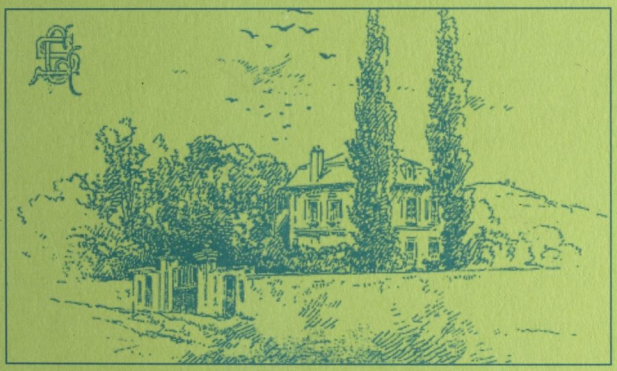
Les Carnets de la Mémoire

L 3.42
PI4
1458

M.T. BAUMGARTNER

George Sand à Palaiseau



préface de Georges LUBIN

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE PALAISEAU

2000 2e édition

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

026193243
DLP 15-2-01012141

M.T. BAUMGARTNER

GEORGE SAND À PALAISEAU

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE PALAISEAU

2000

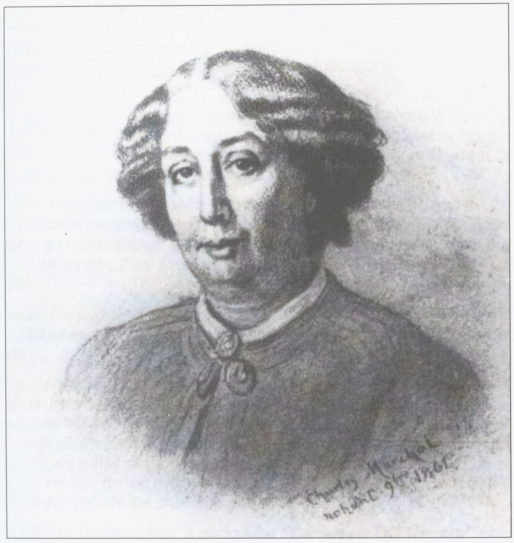
2e édition

D4
2001-92878

DL- 26.02.2001 09133

Cet ouvrage est édité
par la Société Historique de Palaiseau.
Hôtel Brière 5, place de la Victoire
91120 Palaiseau

© SHP
Dépot légal : juillet 2000
ISBN : 2-9506603-3-9



George Sand en novembre 1861, dessin de Charles Marchal ; photographie par Bingham (1er janvier 1862). Le dessin original, daté et signé, a appartenu à Henri Amic ; il a disparu pendant le dernière guerre.

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

Les Carnets de la Mémoire

... « Ma grand-mère me disait quand j'étais petite fille : c'était notre récompense d'aller voir, avec mes amies, les beaux équipages entrant chez George Sand, à la chaussée des Quatre Vents. »

... « Ah !... l'histoire des casquettes de maraîcher plus hautes à Palaiseau qu'à Villebon !... C'est que lorque le patron était en colère, il basculait sa casquette vers l'arrière, faisant ainsi monter la coiffe sur le devant, et prévenant du même coup tout un chacun de son humeur... »

... « À Palaiseau c'est tôt le matin du 11 novembre 1918 que nous avons appris qu'à 11 heures l'armistice serait effectif. Madame Racine, employée au fort de Palaiseau, est descendue dès 7 heures par le chemin de la butte pierreuse, criant : C'est la paix, c'est la paix... Les « territoriaux » avaient capté la nouvelle par la radio... »

... « Lorsque j'ai succédé à Monsieur Lucas, bourrelier rue de Paris, en 1937, il y avait 350 chevaux à la clientèle tant sur Palaiseau que sur Villebon et les environs. »

... Née à Palaiseau, c'est depuis toujours que j'entends ainsi les plus anciens raconter leurs souvenirs, ceux de leurs parents et grands-parents... Et puis, les uns après les autres, ils sont partis. Et après ?... Qui transmettra aux jeunes ces innombrables petits faits qui nous enracinent dans notre terroir ?
Nous en avons parlé, et il nous est apparu que c'était à nous, Société Historique, de les réunir, de les ordonner et de les transmettre. En un mot *d'écrire la mémoire* pour qu'elle ne s'envole pas.

Marie-Thérèse Baumgartner a rédigé ce **« Carnet de la Mémoire »** consacré à George Sand à Palaiseau, qui, au delà de sa célébrité, est intégrée au souvenir populaire.

Nous avons collectivement la joie de vous présenter le n°1 d'une collection que nous souhaitons variée, vivante, reflet de la vie des palaisiens au fil des jours.

Liliane Marceau
Présidente de la S.H.P.

REMERCIEMENTS

Notre ville peut se flatter d'avoir hébergé George Sand, il y aura bientôt un siècle et demi. Par son éducation campagnarde, George se disait proche des paysans. Elle les raconte dans ses « romans champêtres ». À cette époque, le téléphone n'existait pas encore et de ce fait la correspondance, seul moyen courant de transmission de la pensée à distance, prenait une importance que les télécommunications et l'internet lui ont aujourd'hui ravi.

Dans l'édition précédente de la présente brochure[1], j'adressais mes remerciements en tout premier lieu à Georges Lubin, l'incontournable spécialiste de la correspondance de George Sand, mondialement reconnu pour son savoir de la vie et le l'œuvre de l'écrivain, qui m'avait apporté ses judicieux conseils, une consciencieuse relecture de mon texte et une amicale préface. Hélas Georges Lubin nous a quittés, le 13 février 2000, après avoir consacré l'essentiel des 96 années de sa vie à rechercher, collecter, annoter les innombrables lettres que George Sand adressait à ses proches et à ses amis, à ses correspondants littéraires ou politiques ou à ses fournisseurs. Cet ensemble constitue une mine de renseignements pour les spécialistes de la vie au XIXe siècle[2]. On lira par conséquent la préface qui suit avec d'autant plus d'intérêt qu'elle a désormais valeur de souvenir et d'hommage.

Que soient ici également vivement remerciés :

Aline Alquier, grâce à laquelle j'ai persévéré,

Anne Chevereau qui, lors de la première édition, m'avait donné la primeur du texte du tome III des Agendas de George Sand, alors en cours de publication[3],

ainsi que tous les membres de la Société Historique de Palaiseau qui m'ont encouragée.

Marie-Thérèse BAUMGARTNER
Secrétaire archiviste de la S.H.P.

---

1. Société historique de Palaiseau, Carnets de la mémoire n°1, 1992.

2. « George Sand – Correspondance », 26 vol.+ index des correspondants (Bordas-Dunod, Classiques Garnier, 1964 à 1991 p.les tomes 1 à 25 et l'index, Éd.du Lérot, Tusson, 1995, p.le tome 26).

3. « George Sand – Agendas 1852-1876 », 5 vol. + index (Librairie Touzot, Paris, 1990 à 1993).

PRÉFACE

« Un paysage admirable, un vrai Ruysdaël ! » Telle est la première impression de George Sand lorsqu'elle vient s'installer à Palaiseau le 11 juin 1864, dans la maison qui porte maintenant son nom, de même qu'elle a baptisé la rue.

Elle allait passer plusieurs années dans cette « maisonnette ravissante de propreté et de confortable », et ne s'en défera en mai 1869 que pour des raisons d'économie justifiées, car elle avait en même temps, outre Nohant, une autre installation à Paris, rue Gay-Lussac.

L'annonce de son départ donna lieu à des commentaires inquiets, propagés par la presse, qui avait dramatisé à bonne intention. Ne supposait-on pas qu'elle était dans le besoin et obligée de vendre ? Elle jugea nécessaire de rectifier une telle interprétation :

« Je ne vends pas mon ermitage par détresse… Je ne demande à personne de s'apitoyer sur mon sort et de souscrire pour racheter ma maisonnette. » Maisonnette à laquelle, dans la même lettre, elle décernait un certificat en forme de satisfecit : « J'aimais beaucoup ma petite maison, elle était tout à fait selon mes goûts, arrangée à ma guise, modeste, saine, solide et propre, un petit jardin dont j'aimais les charmants arbustes, une belle source limpide au milieu, une vue charmante peu étendue, intime, riante et mélancolique au gré du rayon pâle ou brillant dont le soleil emplissait le vallon. »

Cette émigration temporaire de la romancière dans une banlieue alors toute vouée à l'agriculture, mais très bien reliée à la capitale par la ligne de Sceaux, a fait entrer Palaiseau et ses environs dans les paysages littéraires, comme en témoignent le roman Monsieur Sylvestre et les extraits bien choisis qu'on va lire.

Georges LUBIN
(1904-2000)

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

Nouvelle plaque commémorative inaugurée par Georges Lubin en présence des membres de l'association « Les Amis de George Sand », le 3 octobre 1986, sur le portail du jardin de la maison de Palaiseau.

GEORGE SAND, QUELQUES REPÈRES

Le 1er juillet 1804, Amantine, Aurore, Lucile DUPIN vient au monde à Paris. Son père, Maurice, n'ose même pas parler de son mariage à sa propre mère ! et pour cause : sa femme, Sophie, c'est sur les pavés de Milan qu'il l'a trouvée…

Pourtant la mère de Maurice, Madame DUPIN DE FRANCUEIL[1] est elle-même fille naturelle du Maréchal de Saxe !… Elle avait acquis pendant la Révolution le domaine de NOHANT dans le Berry. Lorsque Maurice, son fils unique, se décide enfin à lui montrer le fruit de ses amours, les immenses yeux noirs de la petite Aurore enchantent la grand-mère.

Aide de camp du prince Murat, Maurice fait venir sa femme et sa fille en Espagne. Voyage mouvementé pour Sophie qui attend son deuxième enfant et accouche à Madrid d'un garçon qui ne vivra que quelques mois : en arrivant à Nohant en septembre 1808, le bébé meurt. Huit jours après, Maurice fait à cheval une chute mortelle…

La grand-mère fait tout pour obtenir la garde d'Aurore et la mère de l'enfant retourne à Paris. Aurore restera marquée par ces événements. Elle grandit à Nohant, éduquée par le précepteur de son père, en compagnie de son demi-frère, Hippolyte Chatiron, que son père avait eu d'une servante. Elle vit dans la campagne, très proche des petits

1. Née Marie-Aurore de Saxe (1748-1821), deux fois veuve, elle épousa en 1766, Antoine de Horne qui mourut la même année, puis Louis-Claude Dupin de Francueil, bien que plus âgé qu'elle, il la rendit très heureuse jusqu'à sa mort en 1786.

paysans. Elle monte à cheval et trotte parmi les traînes[2] de la Vallée Noire. De temps en temps, elle accompagne sa grand-mère à Paris et revoit ainsi sa mère.

Pour combler les lacunes de son éducation, Madame Dupin de Francueil la confie aux Augustines Anglaises en 1818. Le séjour de plus de deux ans dans ce couvent parisien marque Aurore qui, dans la fougue de l'adolescence, vit une crise de mysticisme.

En 1820, sa grand-mère la rappelle à Nohant. L'année suivante, sa grand-mère tombe gravement malade et la jeune fille est livrée à elle-même. Elle n'a que 17 ans. Un jeune homme de famille noble, Stéphane Ajasson de Grandsagne, vient lui donner des leçons d'anatomie.

Madame Dupin de Francueil meurt le 26 décembre 1821. Aurore vit quelque temps avec sa mère mais ne s'entend pas avec cette dernière et séjourne pendant plusieurs mois chez des amis du Plessis-Picart (Seine et Marne), où elle fait la connaissance de Casimir DUDEVANT. Elle l'épouse. Le ménage se fixe à Nohant. Leur fils Maurice naît le 30 juin 1823 à Paris.

La bonne entente du ménage n'est pas de longue durée. Aurore n'est pas heureuse car Casimir se révèle assez grossier personnage, coureur de jupons domestiques. Elle s'ennuie, traverse des périodes de dépression. Au cours d'un séjour à Cauterets dans les Pyrénées avec Casimir, elle rencontre un jeune magistrat de la cour de Bordeaux, Aurélien de Sèze. Un grand amour, apparemment platonique, les lie quelques mois.

En 1827, elle retrouve, à Paris, où elle va consulter de grands médecins, Stéphane Ajasson de Grandsagne. Son deuxième enfant, Solange, naît neuf mois après… Aurore et Casimir ne s'entendent plus du tout. Fin 1829, nouveau voyage de Paris à Périgueux, via Bordeaux pour revoir encore Aurélien de Sèze.

À 26 ans, elle fait la connaissance, au Coudray, chez l'ami Duvernet, de Jules Sandeau, étudiant en droit. Cette fois les rapports ne restent pas platoniques !

Elle passe auprès de Sandeau la moitié de l'année à Paris et cherche à gagner sa vie en peignant des boîtes, sans grand succès malgré un certain talent. Elle se met à fréquenter le monde du journalisme : elle collabore au « Figaro » de l'époque et à la « Revue de Paris ». Elle

2. Chemins ombragés qui sillonnent la campagne du Berry.

habite alors quai des Grands Augustins, puis quai Saint Michel. À Nohant, pendant ses absences, ses enfants sont élevés par le précepteur, Jules Boucoiran, mais elle obtient bientôt d'emmener Solange à Paris.

Son entrée en littérature se fait d'abord sous forme collective : Sandeau et Aurore écrivent ensemble un roman, *Rose et Blanche*, signé « J. Sand ». Après quoi Aurore travaillera seule. Elle publie ainsi en 1832 son premier chef-d'œuvre, *Indiana*, qu'elle signe « G. »[3], suivi de la première syllage de Sandeau : « SAND ». Elle écrit dans « La Revue des Deux Mondes ». Peu après, elle rompt avec Sandeau. Désormais, elle habite 19, quai Malaquais.

Prosper Mérimée entre dans sa vie, mais pour de courts instants, car leur aventure est un fiasco complet ! Elle raconte sa mésaventure à Sainte-Beuve dont elle vient de faire la connaissance. Après la publication de *Lélia* en 1833, George Sand est lancée, tout Paris parle d'elle : le sculpteur David d'Angers fait son médaillon.

Idylle avec Alfred de Musset. À cette époque, Maurice est au collège Henri IV. Solange est aussi à Paris, elle rejoint Nohant lorsque sa mère part pour Venise avec Musset.

Le séjour vénitien tourne mal : George est malade, puis c'est au tour de Musset. Elle appelle un médecin et peu de temps après… tombe dans les bras de ce jeune docteur, Pietro Pagello. Musset, qui avait délaissé George, lui fait néanmoins une scène de jalousie, puis il rentre à Paris.

Elle vit quelques mois à Venise (un séjour de labeur : trois romans et *Lettres d'un Voyageur*) en compagnie de Pagello qu'elle ramène à Paris d'où l'Italien, un peu perdu, ne tardera pas à repartir. Le peintre Delacroix fait son portrait. George et Musset se sont retrouvés, mais pour se disputer, se déchirer et enfin rompre.

En 1835, George s'enthousiasme pour l'avocat Michel de Bourges, véhément républicain. Sous son influence, elle se lie avec bon nombre d'opposants politiques, avec Lamennais et Pierre Leroux. Période féconde pour la formation de sa personnalité et de ses idées.

1836 marque la séparation du ménage devant les tribunaux. Casimir n'apprécie guère, on s'en doute, de quitter Nohant. George garde en définitive ses enfants et la propriété.

3. Pour Georges puis George, orthographe adoptée en février 1833 seulement (voir à ce sujet la note 1 de l'introduction d'Aline Alquier à *Valentine*, Éditions de l'Aurore, 1988).

Elle rencontre le musicien Liszt et son amie Marie d'Agoult, aristocrates en rupture de conjugalité et de conservatisme social. Elle les retrouve en Suisse. Ils viendront séjourner à Nohant par la suite.

Balzac est également l'hôte de Nohant. En 1838, Chopin entre dans la vie de George. Elle se rend aux Baléares en sa compagnie, avec ses enfants. Le séjour à Valdemosa ne réussit guère à Chopin qui, déjà phtisique, tousse beaucoup. Après un pénible voyage de retour, George s'installe rue Pigalle, non loin de son amant.

À Paris, Maurice fréquente l'atelier du peintre Delacroix. Ce dernier séjourne à plusieurs reprises en été à Nohant. Il y retrouve avec plaisir Chopin et y peint une « Éducation de la Vierge ».

Toujours lorsqu'elle travaille, George se documente. Elle s'intéresse au travail des gens simples, elle lit *Le Livre du Compagnonnage* d'Agricol Perdiguier et dans la foulée elle écrit *Le Compagnon du tour de France*.

Avec Viardot et Leroux, George fonde « La Revue Indépendante » pour laquelle elle écrit *Consuelo*, roman où elle mélange réalité et fiction, s'inspirant, pour son héroïne, de son amie la cantatrice Pauline Viardot.

Chopin et George déménagent, pour être plus près l'un de l'autre, au 5 et 9, square d'Orléans.

1846 est une année de travail intensif. George fonde des journaux dans l'Indre et elle écrit *La Mare au Diable*, dans la série des romans champêtres.

Sa fille Solange, belle jeune fille douée, devient de plus en plus odieuse avec sa mère. Elle parviendra, semble-t-il, à détourner Chopin de George. En 1847, elle épouse le sculpteur Clésinger. Chopin mourra en 1849 sans avoir revu George.

À cette époque, les marionnettes occupent beaucoup Maurice et George. Il les taille, elle les habille. Certaines veillées sont animées par des spectacles de marionnettes, d'autres par de véritables soirées théâtrales, où parfois l'un des domestiques joue un rôle.

Lorsque éclate la Révolution de 1848, George accourt à Paris, écrit pour « Le Bulletin de la République », fonde son propre journal « La Cause du Peuple ». Elle participe pleinement à l'événement et revient tristement à Nohant après l'écrasement des républicains, alors que ses amis sont en fuite ou en prison.

Elle écrit ses mémoires et poursuit la série des romans champêtres : *François le Champi*, *La Petite Fadette*.

Un ami de son fils vient à Nohant, c'est un graveur que Maurice a pu connaître dans l'atelier de Delacroix. Cet ami, Alexandre Manceau, devient le secrétaire de George, la déchargeant de toutes sortes de tâches. Un nouvel amour naît. Il durera jusqu'à la mort de Manceau à Palaiseau (1865).

En 1849, George est devenue grand-mère d'une petite Jeanne. Désormais elle est aussi bien auteur de théâtre que romancière, ses pièces (entre autres : *Claudie*, *François le Champi*) sont jouées à Paris. Si certaines tombent à plat, d'autres ont un énorme succès.

Après le coup d'État, elle plaide pour ses amis emprisonnés, fait la connaissance du prince Napoléon Jérôme, cousin de l'empereur. En 1855, Jeanne, dite Nini, sa petite fille de cinq ans, meurt, loin des siens, d'une scarlatine mal soignée. Un séjour en Italie avec Maurice et Manceau distrait George de son chagrin.

En 1856, elle décide de changer totalement d'écriture[4]. L'année suivante, Manceau acquiert une petite maison à Gargilesse dans l'Indre, non loin de la Creuse. George s'y plaît et y trouve le calme, car à Nohant la maison attire trop de visiteurs. Elle écrit, travaille beaucoup.

À la fin de 1860, à la suite d'une grave maladie (typhus), elle part se remettre dans le Var, à Tamaris, qui deviendra le titre de l'un de ses romans.

Peu après, Maurice voyage en Afrique puis en Amérique du Nord, avec Napoléon Jérôme. En 1862, il se marie avec Marceline, dite Lina, la fille du graveur Calamatta. George, qui adore sa belle-fille, est ravie de ce mariage.

À cette époque, Alexandre Dumas Fils et Théophile Gautier viennent en séjour à Nohant.

George est attirée par le protestantisme. Depuis quelques années, elle est en relation avec des pasteurs et le mariage de Maurice est béni par l'un d'eux.

En 1863, Marc-Antoine, dit « Cocoton », fils de Maurice et Lina, vient au monde à Nohant. Cette naissance donne beaucoup de joie à George, mais Manceau, phtisique, devient indésirable pour le jeune ménage. L'atmosphère de Nohant s'assombrit.

4. Voir *Correspondance de George Sand*, Éditions de Georges Lubin tome XXII, p. 639-640, Garnier, Paris, 1987.

George et Manceau quittent Nohant et s'installent près de Paris, à Palaiseau, où Manceau a acheté une maisonnette blanche au milieu d'un joli jardin. Le trajet depuis Paris, où George loue toujours un appartement rue des Feuillantines, est assez court, grâce à la ligne de Sceaux (prolongée jusqu'à Orsay depuis 1854).

Elle aime beaucoup cette maison de Palaiseau, se plaît à l'aménager et agrémente le jardin, elle y écrit *Monsieur Sylvestre*.

Mais les joies de l'installation sont vite obscurcies par de mauvaises nouvelles : en séjour chez son grand-père à Guillery, le petit Cocoton, atteint d'une grave dysenterie, se meurt. George, Manceau et un ami docteur partent à Guillery, espérant le voir encore vivant, mais ils arrivent trop tard. Ils reviennent tristement à Palaiseau où les travaux les distraient un peu de leur chagrin.

Malgré le mauvais état de santé de Manceau, ils ont quelques mois de bonheur. Manceau tousse de plus en plus ; sa maladie l'emporte en Août 1865. Voilà le séjour à Palaiseau bien endeuillé. George ne reviendra que pour de courtes périodes dans sa « cambuse ». Elle attendra l'année 1869 avant de vendre sa villa de Palaiseau dont elle a l'usufruit (c'est Maurice qui en a hérité). Son dernier domicile à Paris sera au 5 de la rue Gay Lussac.

Entre-temps, elle retourne à Nohant où bientôt les naissances successives d'Aurore et de Gabrielle, filles de Maurice et Lina, vont égayer les lieux. George s'est liée d'amitié avec Flaubert, ils correspondent assidûment pendant 13 ans. D'autres amitiés datent également de cette époque : Renan, Fromentin, Tourguenief…

Ses pièces de théâtre et certains de ses romans adaptés sont souvent mis en scène, certains avec succès. La guerre de 1870 survient, puis la Commune, vécues douloureusement par George. Après les désastres de 70, le château de Nohant redevient gai : il y a de la jeunesse autour d'elle, sans compter ses amis fidèles. Maurice perfectionne les marionnettes.

Casimir, son ex-mari, est mort en 1871, mais cela n'a guère peiné qui que ce soit, comme on peut l'imaginer !

La bonne grand-mère écrit des contes pour ses petites-filles, George est devenue « la bonne dame de Nohant ». Elle travaille encore pour « La Revue des Deux Mondes » à qui elle donne toujours son roman annuel. Infatigable, elle voyage pour se documenter dans les Ardennes, en Normandie, en Auvergne…

Cependant, la fréquence de ses douleurs d'estomac la met en alerte, elle réalise qu'elle peut partir subitement. Elle meurt en effet le 8 juin 1876 d'une occlusion intestinale. Son enterrement a lieu dans le cimetière communal, près du château, à côté des êtres chers de sa famille, après une émouvante cérémonie dans la petite église de Nohant.

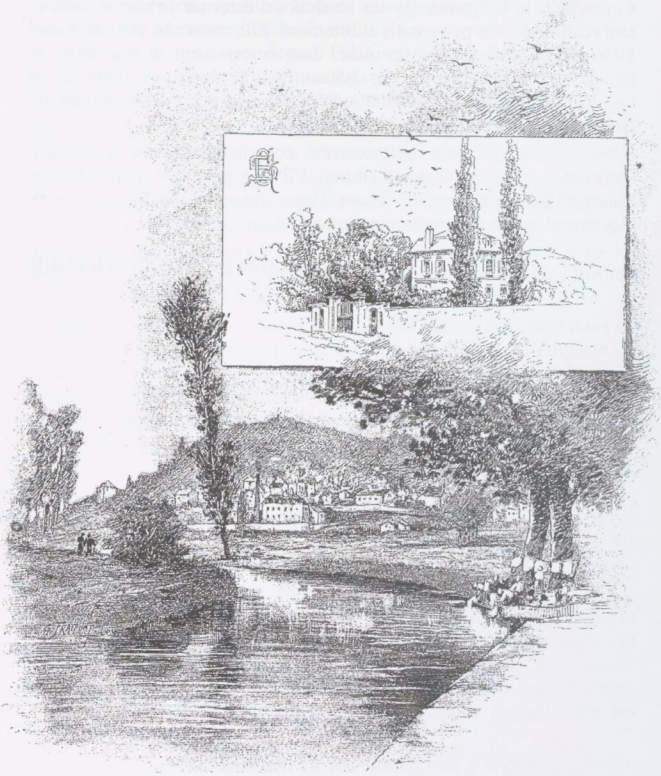
Beaucoup de célébrités sont présentes pour la conduire à sa dernière demeure : Flaubert, Renan, Dumas Fils, le prince Napoléon. Paul Meurice[5] lit le discours de Victor Hugo qui commence ainsi : « Je pleure une morte et je salue une immortelle ».

Marie-Thérèse BAUMGARTNER

5. François Paul Meurice (1818-1905), auteur de pièces de théâtre, adaptateur. Il a collaboré avec George Sand pour trois pièces : *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, *Le Drac* et *Cadio*.

Le présent article est un condensé du texte de l'*Album Sand* (Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1973), sous la plume de Georges LUBIN.

BnF L&A



Palaiseau : l'Yvette et la maison de George Sand ; dessin d'après nature par G. Fraipont (1886).

GEORGE SAND
À
PALAISEAU

Rien de mieux pour évoquer George Sand à Palaiseau, qu'un témoignage contemporain, dû à Alexandre Dumas fils qui l'a inséré dans la préface de sa pièce « Le Fils naturel ». Après avoir esquissé à larges traits « cette maisonnette blanche au milieu d'une plaine, au pied d'une petite colline, au bord d'une route à ornières où passe de temps en temps un chariot aux essieux plaintifs chargé de foin ou de légumes », il s'exclame : « Quel silence ! », et nous pouvons mesurer ainsi quel abîme nous sépare, après plus d'un siècle, de ce tableau idyllique, daté du 10 avril 1868. Mais écoutons la suite :

« Il est midi, l'heure où l'on voit tout. Regarde cette femme qui descend les marches du perron.
« Elle a les cheveux grisonnants sous son petit chapeau de paille ; elle est toute seule ; elle se promène au soleil, doucement ; elle contemple son horizon vulgaire, elle écoute les bruits vagues de la nature, elle s'amuse à suivre de l'œil ces nuées dont tu ne veux pas. Elle cause avec le jardinier, elle se penche pour respirer ses fleurs qu'elle se garde bien de cueillir, elle s'arrête, elle écoute ! Quoi ? Elle n'en sait rien elle-même ; quelque chose qui n'est pas encore et qui sera un jour. Elle s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus. La voilà fondue dans l'immensité, la voilà plante, étoile, brise, océan, âme ! Elle se souvient ! Elle devine ! Tout ce que tu entends au milieu des flots, elle l'entend aussi bien que toi sous son dôme de lilas, et les oiseaux, et les tempêtes, et tout ce qui chante, et tout ce qui pleure, et tout ce qui rit. Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

accomplit, somnambule de jour et à mesure que l'ombre gagnera la plaine — comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de soleil et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leur parfum que la nuit — la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et visible ; car, cette femme, elle pense comme Montaigne, elle rêve comme Ossian, elle écrit comme Jean-Jacques ; Léonard dessine sa phrase et Mozart la chante. Madame de Sévigné lui baise les mains et Madame de Staël s'agenouille quand elle passe. Ce morceau de terre qu'elle habite, ce n'est ni le rocher de Prométhée, ni le rocher de Sainte-Hélène, ni le rocher de Guernesey ; c'est Palaiseau, non pas même le Palaiseau de la *Pie Voleuse*, c'est Palaiseau (Seine-et-Oise), un Palaiseau banal, qui ne la connaît pas, qui ne sait pas ce qu'il possède, qui n'a jamais entendu son nom ou qui n'y a rien compris.

« Elle était là depuis dix-huit mois ; je reviens de voyage, j'accours pour la voir. Ne connaissant pas le chemin, j'entre dans une boutique et je demande à l'honnête commerçant dont le nom ne peut rester inconnu dans le pays, puisqu'il a eu le soin de le faire peindre sur son enseigne, je demande à cet homme de m'indiquer la maison de madame George Sand.
— Comment dites-vous ?
— Madame George Sand.
— George Sand ? Qu'est-ce qu'elle fait cette dame ? — Elle *écrit !* Enfin, c'est George Sand.
— George Sand ? Je ne connais pas ça ici.
« Je vois encore un tonnelier à qui je fis la même question pendant qu'il rinçait ses bouteilles sur la porte de son cellier, et qui me fit la même réponse , que je reçus une troisième fois d'un paysan qui passait. J'avisai enfin une maison *cossue* sur le seuil de laquelle une femme âgée, très proprette, à bonnet ruché, lisait un journal. Elle lisait. Elle devait avoir lu au moins *La Mare au Diable* ou *François le Champi*. Elle me répondit cette phrase admirable :
— N'est-ce pas une dame qui est dans les papiers ?
Quel papiers ?
« Je répondis oui. Au fait ! les papiers pouvaient être des papiers imprimés. C'est ainsi que je trouvai la dame que je cherchais.
« Voilà ce que c'était que la gloire en 1865, à trois quarts d'heure de Paris, par le chemin de fer de Sceaux (…). »

Pour ouvrir la série des « Cahiers de la mémoire », nous utiliserons maintenant des lettres de George Sand datées de Palaiseau, ainsi que des notations cueillies dans les agendas[1], tenus au jour le jour depuis 1852 par elle même et par son fidèle compagnon Alexandre Manceau.

Graveur de talent, ami de Maurice, invité pour quelques jours en 1850 à Nohant et jamais reparti, Manceau est devenu, malgré une importante différence d'âge, l'ami très intime de George, et aussi son secrétaire, en participant à toutes les activités de la famille, théâtre et marionnettes compris. Après quinze ans de vie commune, seule la mort séparera le couple Sand-Manceau.

Nous sommes en 1863. George travaille comme toujours, beaucoup, surtout la nuit. Les journées passent vite avec les visiteurs, car George reçoit souvent, sa porte est toujours ouverte, ses amis le savent.

C'est pourquoi la petite maison de Gargilesse, acquise par Manceau en 1856, est parfois un refuge pour George et son ami.

Lina et Maurice ont eu un fils, Marc-Antoine. George s'entend bien avec sa belle-fille Marcelline (Lina), fille du graveur Calamatta ; elle la surnomme « Cocotte » et le bébé deviendra « Cocoton ». La naissance de Cocoton a réchauffé le cœur de sa grand-mère, endolori, quelques années auparavant, par la mort de « Nini », la fille de Solange.

Mais Manceau tousse de plus en plus. Quoique à cette époque, en France, on ne connaisse pas bien la tuberculose, Maurice craint la contagion pour le bébé. En outre Maurice serait-il jaloux de Manceau ? Bref, pour lui, Manceau devient indésirable et l'ambiance au château de Nohant est de plus en plus pénible.

Le 23 novembre Maurice congédie Manceau. George décide de suivre son fidèle ami dans son exil. L'idée de s'éloigner ne lui déplait guère. Maurice a maintenant en effet femme et enfant et peut vivre des revenus de Nohant. Ainsi écrit-elle au Prince Napoléon Jérôme[2] le 21.02.64[3] :

1. Op. cit. (p.7).

2. Prince Napoléon Jérôme : Napoléon Joseph Charles Paul Bonaparte, fils de Jérôme Bonaparte (ex-roi de Westphalie) et par conséquent cousin germain de l'Empereur Napoléon III, est un ami de la famille depuis 1852.

3. Les passages entre guillemets sont extraits, soit des lettres de George Sand (lettres classées et annotées par Georges Lubin dans son édition de la Correspondance de George Sand.

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

« …J'ai besoin de solitude et de liberté pendant quelques années et, à Nohant, je suis trop esclave de devoirs de détail au-dessus de mes forces (…). »

Un cousin de Manceau, Maillard[4], habitant à Palaiseau (Seine et Oise), est chargé de trouver une maison. Palaiseau est alors un grand village maraîcher, à une quinzaine de kilomètres de Paris, au début de la vallée de Chevreuse.

George rejoint Manceau à Paris. Ils visitent plusieurs maisons à Orsay, à Palaiseau (agenda du 31.01.64) : « Nous sommes à la gare de Sceaux, barrière d'enfer[5], avant midi. À Orsay à 1 h 1/2. Nous y trouvons Maillard et un ménage de ses amis. Vue de trois maisons, joli pays, long village, retour à la gare d'Orsay. Retour à Palaiseau à 3 h, longue course dans la ville. Vue de deux maisons, pays délicieux, jolies maisons, jolis jardins. Nous avons fait au moins une lieue à pied et nous sommes restés 3 h sur nos jambes, ça ne nous a pas fait de mal. »

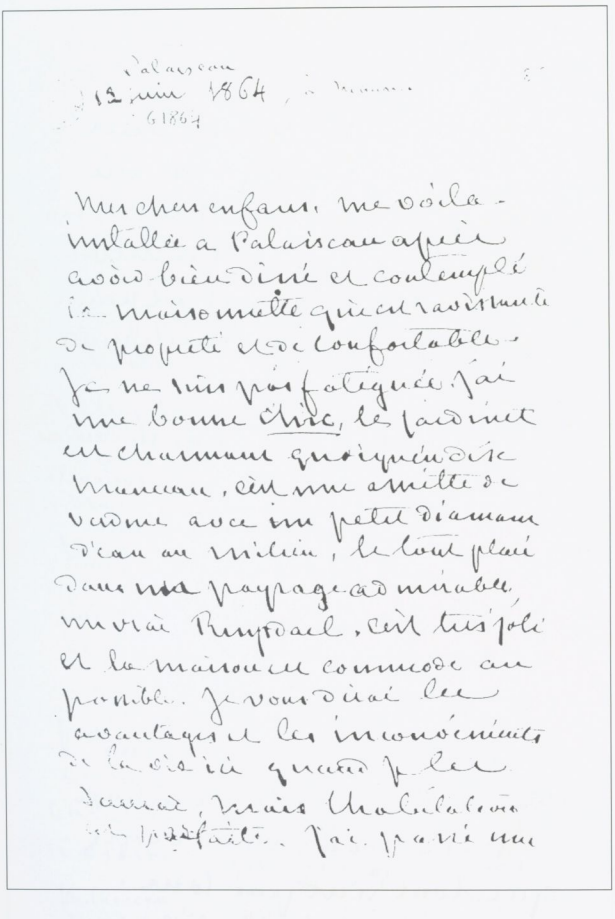
Ils cherchent ailleurs, à Rueil, à Fontainebleau, puis reviennent à Palaiseau et se décident : « la maison est charmante, le pays délicieux, un calme, un silence admirable (…). » (agenda)

Un certain succès de la pièce de Manceau *Marcelline ou une journée à Dresde* et l'immense réussite de celle de George, *Le Marquis de Villemer*, facilite l'achat de la maison.

« …Dernière soirée à Nohant. Me voilà seul avec elle. Elle ! Quelle responsabilité (…) » note Manceau sur l'agenda.

4. Louis Maillard, ingénieur des Ponts et Chaussées à la Réunion. George l'avait reçu à Nohant en 1853.

5. Aujourd'hui : Denfert-Rochereau (NDLR).



Fac-similé de la première lettre écrite par George Sand à Palaiseau (À Maurice, 12 juin 1864).

Heure dans mon logement
de Paris, figurez vous un
Wagon divisé en 3 pièces. Mais
est charmant tout de même
une maison flambant neuve
~~et~~ propre ~~et~~ reluisante comme une assiette
qu'on vient de laver.

J'ai vu Maillard qui m'attendait
à une gare et qui m'a conduite
à l'autre (peu distantes l'une
de l'autre,) avec une grande
heure passée dans le logement
de Paris où j'aurais eu le
temps de dîner si j'avais eu
faim, nous étions rendus
à 8 h. dans la Cambuse
de Palaiseau. Vous voyez
que tout ça n'est pas loin.

Maillard a reçu ce soir l'argent de
Maurice et lui a écrit ce
matin.
Dites moi si la lettre de
ce matin (de Guillery) vous
appelle tout de suite ou
vous retarde de quelques jours,
tenez moi au courant. Portez
vous bien, bigez vous pour
moi l'un l'autre et bigez
tous deux bien fort mon
cocotou. V'là que j'ai envie
de dormir, tout d'un coup,
c'est vous dire que je me
porte bien. Maurice
envoie ses hommages à Mlle
Carabine et bige Bouli et
Cocotou, amitiés à Mathée.

Palaiseau
Seine et Oise 12 juin soir. 04

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

Le lendemain, 12 juin 1864, ils s'installent. À Maurice : « Mes chers enfants, me voilà installée à Palaiseau après avoir bien dîné et contemplé la maisonnette qui est ravissante de propreté et de confortable. Je ne suis pas fatiguée. J'ai une bonne *chic*, le jardinet est charmant quoiqu'en dise Manceau, c'est une assiette de verdure avec un petit diamant d'eau au milieu, le tout placé dans un paysage admirable, un vrai Ruysdaël (…). »

À Maurice et Lina, le 14 juin : « …Je ne peux encore rien vous dire de la vie à Palaiseau. Je sais que l'endroit est charmant, la mangeaille très bonne, la petite maison très commode et qu'on y a toute ses aises. Mais je n'ai fait que déballer et ranger. On y dort bien, c'est le silence de Gargilesse, la nuit comme le jour. On dit qu'autour de nous le terrain maraîcher coûte 10 000 l'arpent et rapporte 10 et 15 pour cent. On y *héserbe* (sic) à la main des champs de légumes à perte de vue, c'est une espèce de Limagne. Les arbres sont superbes, les prés et les blés splendides, et la culture excessive n'empêche pas que sur les marges des sentiers et des ruisseaux il n'y ait beaucoup de plantes (…). Ce que je voudrais vous envoyer, c'est une spirée rose de mon jardinet, qui est arbuste ravissant. Je me porte bien et j'ai bon appétit, voilà. Je commence ce soir à travailler, j'ai installé mon bataclan. (…) »

Ils sont ravis, ils se promènent après dîner au bord de l'Yvette, découvrent le bourg, la campagne, vont parfois à Champlan, parfois jusqu'à Orsay d'où ils reviennent par le train.

À Lina, le 28.06.64 : « … Ici nous bravons les intempéries dans une maison excellente, épaisse, fermée et saine au possible. Mais ce mauvais temps est général. Nous avons vu le soleil deux ou trois fois depuis que je suis à Palaiseau, toujours des giboulées, des nuages, ou un joli ciel gris comme en automne, des soirées si froides que j'ai remis tous les habits d'hiver (…). Le pays est admirable, varié au possible, des prairies nivelées comme des tapis, des potagers splendides à perte de vue avec des arbres fruitiers énormes, puis des collines, même assez escarpées, car hier soir, nous avons dû renoncer à grimper, des bois charmants, des plantes que je ne reconnais pas, tant elles sont différentes de celles de Nohant (…). »

Durant tout son séjour à Palaiseau, George tiendra à conserver la maîtrise du choix de ses fréquentations locales afin de préserver sa tranquillité. Les voisins sont appréciés à la mesure de leur discrétion.

Ainsi de Madame de Richebourg[6], qui habitait le tout proche château des Rieux :
À Maurice : « … J'ai ici beaucoup de tranquillité, pas de voisins embêtants, quoique j'ai rencontré Mme de Richebourg qui demeure porte à porte avec moi. Elle a couru après moi pour me faire des mamours, mais sa dévotion l'empêchera de beaucoup récidiver (…). »

À Charles et Eugénie Duvernet[7] : « … J'ai rencontré ici dès mon arrivée, Mme de Richebourg qui demeure tout près de moi et qui m'a abordée gracieusement. Je lui ai dit par politesse que j'irais la voir et elle m'a dit que je lui ferais plaisir. Mais en y réfléchissant je me suis demandée si sa dévotion ne s'effaroucherait pas d'une visite qu'en somme elle n'avait provoquée que par une politesse de chemin. Que dois-je faire ? Je ne suis guère visiteuse ; mais si cela doit faire réellement plaisir et si tu le désires, j'irai faire une révérence de cinq minutes (…). »

Pendant un mois, ce sont les joies de l'installation… La maison est meublée par les soins de Manceau. Ce dernier installe son atelier de graveur au second étage. George fleurit le jardin. Les quelques semaines suivantes, c'est le bonheur.

Bien qu'elle soit née un 1er juillet, on fête toujours l'anniversaire de George le 5. Elle écrit le 5 juillet elle-même[8] dans l'agenda : « … 60 ans aujourd'hui par un temps magnifique, du soleil, de l'air, un ciel pur, une campagne fraîche comme au mois de mai. Je reçois des lettres de mes enfants et de Titine[9] (…).

Mais le jour même elle écrit à Lina : « Je touche à la fin de mon roman[10] (…) », conseillant, pour le petit Cocoton, « pas de fruit, pas de fruit d'ici longtemps (…). »

Car un nouveau souci est né entre temps, avec les nouvelles de Nohant concernant la santé de Cocoton, atteint de dysenterie. Les parents emmènent néanmoins le petit malade à Guillery[11] afin de le présenter à son grand-père, le baron Dudevant.

---

6. La comtesse de Richebourg née Hermann (1798-1891), était la fille d'un maître de chapelle de Mme Elisabeth. Veuve de Jean-Baptiste Porcher de Lissaunay, comte de Richebourg, originaire de La Châtre. Le château des Rieux, construit vers 1828 par Massinot, a été démoli après la dernière guerre.

7. Charles Duvernet : ami d'enfance de George, demeurant au château du Coudray, à côté de Nohant.

8. D'habitude, c'était Manceau qui tenait l'agenda.

9. Augustine de Bertholdi, sa cousine, née Brault.

10. Il s'agit de *La Confession d'une jeune fille* paru dans la Revue des deux Mondes.

11. Guillery (Lot-et-Garonne) : le baron Dudevant s'était retiré dans cette propriété de famille après la séparation.

L'échange de nouvelles est journalier, voire même des télégrammes. À la mi-juillet, il y a un léger mieux, et George écrit à son ami le docteur Leclère, pour envisager un changement d'air dès que le bébé sera transportable. Mais tout à coup, le voilà plus mal. George, Manceau et le docteur Leclère partent pour Guillery.

Ils arrivent trop tard : l'enfant est mort le matin. On l'enterre le lendemain (22 juillet). Le 24, George et Manceau sont de retour à Palaiseau, tandis que Maurice et Lina vont passer quelques jours dans la région de Nîmes pour lutter contre leur chagrin.

Très affectée, George écrit son malheur à ses proches, et ses lettres sont pleines de tristesse. Elle suggère des distractions au ménage endeuillé, les incite à voyager encore : « … vous verrez le joli lac du Bourget (…) ». Et dans la lettre suivante : « Il faut voir mon château de *Mademoiselle La Quintinie*[12] (…) ».

Depuis Palaiseau, George et Manceau vont assez régulièrement dîner chez Magny, restaurateur à Paris, d'où ils se rendent souvent au théâtre. Les aménagements, dans la maison et le jardin, les occupent encore beaucoup.

Taphaléchat[13] et son compagnon viennent poser le casier de Manceau et le fils Nicaise[14], maçon, commence la clôture (agenda 17.08.64). On répare les cheminées qui fument. Manceau tousse de plus en plus.

À Charles Poncy[15] : « … Moi j'habite décidément Palaiseau, où je me trouve très bien et parfaitement tranquille. C'est un *Tamaris*[16] à climat doux, aussi retiré, mais à deux pas de la civilisation (…). »

Paul Meurice[17] se déplace à Palaiseau le 28 août pour y lire deux actes du *Drac* dont la première représentation doir avoir lieu le 21 septembre.

---

12. Titre d'un roman de G. Sand.

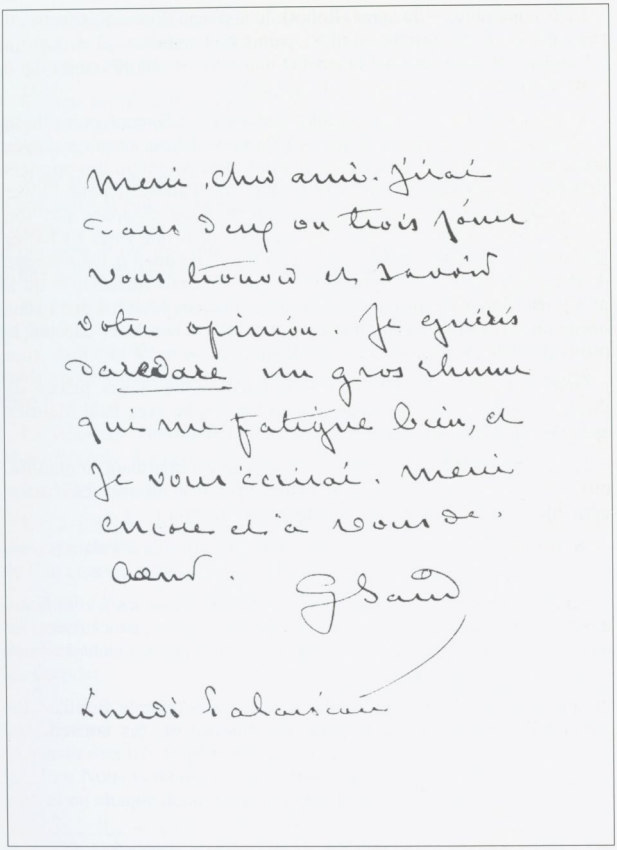
13. Taphaléchat, menuisier, atelier au 55 rue de Paris à Palaiseau et domicile au Carrefour de l'Éléphant.

14. Pierre François Nicaise, hangar 38 rue de Paris, habitation au 70 de la même rue.

15. Charles Poncy, né le 14 avril 1821 à Toulon, maçon et poète ouvrier, que George aide depuis longtemps.

16. Tamaris, commune de La Seyne-sur-Mer près de Toulon dans le Var, où George a séjourné quelques années auparavant et qu'elle a donné pour titre à l'un de ses romans.

17. Paul Meurice : voir note p.17.



Merci, cher ami. J'irai
dans deux ou trois jours
vous trouver et savoir
votre opinion. Je guéris
d'abord un gros rhume
qui me fatigue bien, et
je vous écrirai. Merci
encore et à vous de
cœur.
G Sand

Lundi Palaiseau

Fac-similé de la lettre de George Sand à Paul Meurice (Palaiseau, 22 août 1864 (?), aut. coll. part., 1p. in-8).

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

Le 6 septembre : « Jacques (Robot), le nouveau domestique entre, il nous plaît : il est propre, actif et paraît bon enfant (…) ». Le 7 : « Caroline (Robot) apprend la cuisine mais elle ne sait pas ce qu'il y a pour dîner le soir en servant (…) » (agenda).

Le 12 septembre, George annonce son arrivée à Nohant, puis elle se rend à Gargilesse d'où elle écrit : « Mon brave Manceau m'a envoyée promener pour ne pas rester dans le bruit et la poussière des ouvriers fumistes qui arrangent notre maisonnette de Palaiseau pour l'hiver (…) ». De fait, ces travaux servent de prétexte à une escapade avec son ami, le peintre Marchal[18]. Elle s'en explique dans une lettre à Charles Duvernet, le 3 octobre 1864 : « C'est qu'il fallait faire à la maisonnette de Palaiseau les travaux de fumisterie, que je gênais Manceau et qu'il m'a priée d'aller me promener huit jours. Le gros Marchal étant sous ma main, et libre pour le moment, nous avons résolu et exécuté le projet de cette promenade à l'impromptu (…). »

George regagne bientôt Palaiseau pour veiller à ses pièces de théâtre : *Le Drac* est en préparation au Vaudeville avec Paul Meurice et *Le Marquis de Villemer* va être repris à l'Odéon.

Le 2 octobre 1864, à un ami : « Palaiseau est charmant, tranquille, retiré. Mes continuelles allées et venues pour mes affaires à Paris me permettent d'éviter les visites à rendre et à recevoir (…). »

À Alexandre Dumas fils : « Me voilà, moi revenue à Palaiseau, où nous cherchons à arranger une chambrette pour vous (…). »

Elle se promène, le 13 octobre, vers les Casseaux[19] : « Nous montons et nous descendons les bois et les ravins, nous faisons au moins trois lieues (…). Il a gelé cette nuit (…). Maillard vient dessiner le jardin (…) » (agenda).

Le 20, George écrit à son fils, qu'elle surnomme « Bouli », de prendre des bains de pieds pour son rhume, sur les conseils du

18. Charles Marchal (1825-1877), peintre « pompier » peu connu, devenu l'amant de George Sand (avant ou après la mort de Manceau ? on ne sait trop). Voir en p.3 la photographie du dessin qu'il fit de George en 1861.

19. Les Casseaux : lieu-dit à Villebon-sur-Yvette, près de Palaiseau.

docteur Morère[20]. Ce dernier lui avait ordonné au mois d'août, « avec du sirop de lacturarium d'Aubergier, de s'envelopper les pieds de ouate et de taffetas ciré ».

George apprécie le docteur Morère : « Palaiseau est très sain et je m'y trouve très à mon gré. Il y a un bon médecin, faiseur de bons petits traitements qui réussissent à Manceau assez bien (…) » (agenda).

Vers la fin du mois, le jardinet est encore « bousculé » par les « ameneurs d'eau ». Mais à la mi-décembre, au retour d'un voyage à Nohant : « … notre jardinet enfin nettoyé, ratissé, fermé, et débarrassé d'ouvriers. Il est très joli comme plan, le bassin est plein à ras bord d'une eau limpide, il y a même un petit bout de jet d'eau (…). »

Puis vient l'hiver : « On me dit qu'à Palaiseau l'hiver se fait plus *à la fois* que chez nous et que les gelées de mai, si désastreuses chez nous, sont tout à fait exceptionnelles. C'est ce qui m'explique que les environs de Paris ont presque toujours des fruits, au reste nous verrons bien (…). »

La Rounat[21] vient à Palaiseau pour entendre le deuxième acte de *Mont-Revêche*. La pièce *Le Drac* marche moins bien.

En 1865, George demeurera 8 mois d'affilée à Palaiseau.

Le 2 janvier, le feu prend dans son cabinet de travail, ce qui provoque de nouveau des travaux. Elle écrit beaucoup de lettres de jour de l'an et reste chez elle à cause du *gouilllat*[22].

Le soir après dîner, elle joue avec Manceau aux dominos ou au bésigue[23]. Parfois seule, elle fait des patiences. D'autres fois, ils lisent et relisent leurs pièces de théâtre. Tout cela est noté au jour le jour sur les agendas.

Le 22 janvier vers minuit, le cousin de Manceau, Maillard, meurt foudroyé par une péritonite. On l'enterre au Père Lachaise. George et Manceau sont très frappés par cette mort et Manceau note sur l'agenda le 27 : « Nous voilà dans cette maison toute pleine de lui, qu'il aimait tant, et où chaque détail nous le rappelle (…).

20. Hippolyte Amédée Morère, né en 1808 à Verrières-le-Buisson, médecin à Palaiseau, habitait au 159 rue de Paris dans le Pavillon Bontemps. Il devint maire et conseiller général, une rue et une école porte son nom.

21. La Rounat (Charles Rouvenat dit de, 1818-1884) : directeur de l'Odéon.

22. Gouillat : la gadoue qui, durant la mauvaise saison, transforme en fondrières les chemins de terre qui mènent en ce temps-là à la maison de Palaiseau.

23. Bésigue : jeu qui se joue avec plusieurs jeux de 32 cartes.

Le 29 avril un violoniste hongrois, Remenyi, vient à Palaiseau avec son accompagnateur : « Après le dîner, on va chez les Boutet[24], vient madame Bordin[25] et le docteur ensuite. Remenyi joue deux nocturnes de Chopin et la polonaise, une fantaisie de Liszt sur des motifs hongrois. C'est un virtuose étourdissant et qui chante admirablement sur le violon. Il nous transporte. Il est avec cela très sympathique (…) » (agenda). George le remercie pour les moments de bonheur qu'il leur a donnés et lui envoie un portrait-carte.

Manceau tousse de plus en plus et George travaille toujours autant. Elle écrit à Buloz[26] : « Je compte que *La Coupe* et *Monsieur Sylvestre* feront au maximum 13 feuilles soit 5.940 f. Je vous demande six mille francs dont j'ai besoin à présent, puisque vous m'y autorisez et je vous remercie (…). »

C'est dans son roman *Monsieur Sylvestre* que George, par la voix du principal personnage, donne la description la plus détaillée de son cadre de vie à Palaiseau :

« Au premier plan, c'est à dire au-delà du petit jardin dont j'ai la jouissance, une vaste oseraie me sépare de la rivière. Ce fouillis de branches fines et serrées est d'un ton indéfinissable. C'est quelque chose entre le vert et le jaune qui passe par toutes les nuances du bronze florentin et qui semble toujours doré par le soleil, voire quand le soleil est absent (…). (p. 13)

« … Je n'ai pas l'ombre d'un voisin. Une grande plaine surmontée d'un mamelon termine la vallée sur ma gauche. À droite une région assez étendue de choux et d'artichauts me sépare du village. Un autre bourg plus petit, à un kilomètre presqu'en face de moi me montre ses premiers toits ; le reste se cache dans les plis du terrain (…). » (p. 30)

« … Je suis rentrée dans mon village (…). Le susdit village n'a qu'une rue, mais une demi-lieue de long. Il suit à mi-côte une colline qui fait face à celle dont j'ai la vue. Le débarcadère du chemin de fer

---

24. Boutet, Pierre César dit André (1825-1884), marié à Elisabeth Desplanches, il s'occupe des affaires de George depuis 1860 et devient son voisin, sur ses conseils et ses instances.

25. Madame veuve Bordin, née Hortense Vernaz, possédait un ensemble formé de deux propriétés contigües, l'une vendue en 1864 à Manceau et devenue depuis lors la « Villa George Sand », l'autre, où elle habitait,, achetée la même année par André Boutet, est aujourd'hui détruite. Madame Bordin vécut ensuite 4 place de la Mairie, une maison aujourd'hui occupée par la Recette des Impôts (4 place de la Victoire).

26. François Buloz (1803-1877) : directeur de la « Revue des Deux Mondes », grand découvreur de « talents », parmi lesquels George Sand, avec laquelle les relations furent parfois plus ou moins orageuses et dont il publia un grand nombre d'oeuvres.

Photographie de la maison des Boutet
« Ermitage de Beau Val ».

est à l'entrée du village, et j'habite du côté de la sortie. Encore, quand j'ai gagné à pied le bout de cette longue rue, ai-je à descendre par un chemin noir, à travers des cultures, pour gagner ma porte (...). » (p. 47)

Cependant la santé de Manceau s'altère de plus en plus, George le soigne : « Mon pauvre Manceau ne va pas mieux, l'oxygène n'a pas d'effet sensible (...) », puis : « La situation de Manceau me désole, un jour je crois que ce n'est pas grave, le lendemain il me semble que tout est perdu (...). »

Heureusement, à Nohant, Lina attend un autre enfant et cela redonne un peu d'entrain à George.

Au début du mois de juin, le peintre Fromentin[27] vient à Palaiseau, George lui dédie *Monsieur Sylvestre*.

Deux jours plus tard, elle reçoit également la visite du prince Napoléon Jérôme : « J'ai vu le prince, il est venu dans un costume excentrique avec Ferri[28] dans un *poney-chaise*, que mon domestique appelle un *pont-la chaise*, traîné par deux merveilleux petits chevaux gris. Il était crotté jusqu'aux oreilles, je ne sais pas pourquoi, car il faisait un temps superbe et Ferri n'avait pas une mouche de boue ; il avait une veste et une culotte de zouave très courtes en lustrine brune ; des bas beiges, des grosses bottines affreuses, un grand tuyau de poêle gris très laid, le tout sale comme un peigne. Est-ce tenue de disgrâce ? Ferri beau comme un astre était conduit par lui et Palaiseau a salué en lui le prince, sans faire attention au cocher, sinon pour dire que le prince habillait mal ses gens (...). »

Une Palaisienne d'aujourd'hui raconte que sa grand-mère (née en 1848) a vu passer ce remarquable équipage.

En juin, enfin un léger mieux chez Manceau rassure un peu George et ils se promènent dans une voiture de louage que Jacques (le domestique) appelle « feuilleton » pour « phaéton » : « Nous allons à la Bretêche[29], de là à Villejust[30] par Villebon, et par les grands plateaux à Orsay (...) » (agenda).

---

27. Eugène Fromentin, peintre et écrivain (1820-1876).

28. Camille, vicomte Ferri-Pisani (1819-1884), colonel, aide de camp du prince Napoléon Jérôme.

29. La Bretêche : au pied de Champlan, ancien moulin transformé en fabrique de papier en 1837. En contrebas du village, le chemin parallèle à l'Yvette porte toujours ce nom.

30. Villejust : village situé sur le plateau au-dessus de Villebon-sur-Yvette (commune voisine de Palaiseau).

George écrit à Lina : « Notre jardinet est un bouquet de fleurs, le petit potager nous fournit déjà presque toute notre consommation et la source est toujours superbe (…). C'est le pays des fruits, des fraises surtout, nos cerisiers crèvent de cerises. La campagne en est littéralement rouge (…). »

Le 22 juin, George tombe sur les marches du perron et se fait une vilaine blessure qui la gênera longtemps, l'obligeant à reposer sa jambe endolorie alors que l'état de Manceau s'aggrave chaque jour, nécessitant désormais des visites quotidiennes du docteur Morère.

On essaye un nouveau traitement pour Manceau, mais cela n'a guère d'effet. « … Il vit tout seul maintenant et ne se plait que dans son atelier sur son divan (…). » L'atelier de Manceau est au second étage, alors que le cabinet de travail de George se trouve au premier, d'où elle a du mal à monter pour surveiller son malade.

C'est elle qui, depuis quelque temps déjà, tient les agendas. Le 21 juillet, elle y note : « Meilleure journée. Le matin il se sent moins faible et la mauvaise fièvre ne dure pas plus d'une heure. La journée est calme. Ce soir la fièvre s'est obstinée un peu plus, il a mangé comme à l'ordinaire. Les Boutet ce soir. Ma jambe va mieux. J'ai trouvé un mode de ligature qui me fait moins mal pour monter l'escalier. Je lis toute la journée. Je ne peux pas m'occuper autrement. Depuis quelques jours j'ai lu les *Contes du Rhin* d'Erkman-Chatrian (sic), *Mme Thérèse*, *Le Fou Yégof*, *La taverne du Jambon de Mayence* et puis 2 contes d'Hetzel. Je lis maintenant le *Voyage au centre de la terre* par Vernes (sic)[31] ; jusqu'à présent cela ressemble un peu trop à mon *Voyage dans le cristal* (*Laura*).

Manceau souffre de plus en plus et George parle de l'état de son ami dans la plupart de ses lettres : « Je serais bien tranquille aussi et contente dans ce coin charmant de Palaiseau, sans le malheur qui m'y poursuit (…) » écrit-elle à ses amis.

Pendant quinze jours, elle a un peu d'espérance et travaille à une pièce tirée de son roman *La Dernière Aldini*, mais au milieu du mois d'août, elle perd tout espoir…

À Maurice : « Notre pauvre ami va de plus en plus mal (…). Au milieu de mon chagrin, je travaille en me dépêchant bien, les jours où

31. « Erkman-Chatrian » pour Erckmann-Chatrian : nom de plume adopté par Émile Erckmann (1822-1899) et Alexandre Chatrian (1826-1890).
Pierre-Jules Hetzel (1814-1886), éditeur, littérateur et ami de G.S.
« Vernes » pour Jules Vernes (1828-1905).

l'espoir me revient. Mais c'est une alternative cruelle et j'ai de grands abattements (…). À présent qu'il est dans sa chambre et moi dans mon cabinet de travail, je suis moins tourmentée que quand il s'enfermait en haut dans son atelier (…). »

Manceau s'occupait de tout et George est un peu perdue. Elle écrit à Buloz : « Je vous prie de me payer ou de m'avancer mille francs. Mon pauvre ami ne peut plus s'occuper de rien, et je ne sais pas où sont les papiers et l'argent de la maison que je lui avais donnés à garder (…). »

Le malheureux Manceau finit par mourir le 21 août 1865, au désespoir de celle qui l'avait sans doute aimé plus qu'elle ne l'avait laissé paraître.

À Oscar Cazamajou, son neveu : « Je l'ai perdu, cet admirable compagnon de ma vie depuis quinze ans, ce soutien dévoué de ma vieillesse (…). »

Nadar, l'ami photographe, vient pour la mise en bière. Avec sa femme, il assiste aux obsèques le 23. Maurice est aussi auprès de sa mère pour l'enterrement ainsi que Magny, Marchal, la sœur de Manceau (Laure), et les bons amis de Palaiseau. Nadar réalisera plus tard un portrait-photo sur émail qui sera posé sur la tombe[32].

Manceau avait, bon gré mal gré, laissé un testament qui faisait de Maurice l'héritier de la maison de Palaiseau, mais c'est George qui en a l'usufruit.

À partir de ce moment, les séjours à Palaiseau se feront de plus en plus rares. C'est à Nohant que George termine la pièce tirée de *La Dernière Aldini* qui restera inédite. Dans son abattement, elle n'arrive plus à faire ses corrections.

« Me voilà bien tranquille, écrit-elle à Lina en octobre, sur l'avenir de ce petit coin où je ne comptais pas m'enterrer, mais où j'ai été clouée par le chagrin et la pitié (…). »

Elle supporte la solitude sans amertume, elle travaille, reçoit quelques visites : la mère et la sœur de Manceau venues signer chez le notaire. George est étonnée de leur peu d'émotion.

À la fin d'octobre, Buloz refuse le roman de Maurice, George en est très peinée. La femme de l'éditeur veut voir George qui la fuit : « … si cette femme vient demain, malgré ma défense, je me sauve dans les bois des Casseaux. Qu'elle m'y cherche ! (…). »

32. Le cimetière alors disposé autour de l'église, a été transféré en 1886 dans un vallon au pied de la colline ; les tombes civiles ont été réunies dans une fosse commune dont il ne reste guère de trace.

Elle dîne parfois à Paris avec Alexandre Dumas Fils, va à l'opéra en compagnie du peintre Marchal.

Le 6 novembre, la pierre tombale de Manceau est posée au cimetière de Palaiseau par un temps gris et triste.

George achète deux terre-neuves, va souvent au théâtre et, séjournant de plus en plus souvent à Paris, décide de se séparer de son valet de Palaiseau, Jacques Robot (mais cela ne se fera pas).

Elle s'installe à Nohant au moment des couches de Lina. La naissance se fait attendre… jusqu'au 10 janvier 1866, où Aurore, la nouvelle Aurore voit le jour. Cette joie aide à oublier les malheurs des deux années précédentes.

À Palaiseau, George pense installer Nicaise comme gardien dès que Robot aura trouvé une place de garde-forestier[33]. Lorsqu'elle se retrouve dans sa petite maison, sa solitude lui pèse ; elle écrit à Maurice : « Palaiseau est charmant et très sain mais j'y suis trop seule et j'aimerais mieux, à présent, aller à Nohant, à Gargilesse (…). »

Elle réside de plus en plus souvent dans son appartement parisien de la rue des Feuillantines. Elle dîne régulièrement chez Magny où elle retrouve ses amis : Théophile Gautier, Flaubert, Sainte-Beuve, Marcelin Berthelot, les Goncourt, Saint-Victor, Bouilhet,…[34].

À Palaiseau, les cheminées donnent à nouveau des soucis et Nicaise les répare. Le 14 avril : « Mon cher Jacques, s'il fait beau dimanche, j'irai à Palaiseau par le train qui part à midi. Je vous prie de faire du feu dans mon cabinet de travail seulement. »

George y revient en effet le 15 avril et elle écrit : « Me voilà à Palaiseau, par un temps magnifique, une chaleur d'été. J'ai passé ma journée à me *démoisir* de l'air de Paris. Les Boutet sont venus ce matin et repartis ce soir. Ils ne s'installent que vendredi. Nous avons tous dîné chez Madame Bordin. (…) Je suis bien gardée et j'ai le docteur Morère tout près. D'ailleurs je n'ai pas envie d'être malade. J'ai *renaissu* aujourd'hui. Ah ! que c'est joli la campagne, et que c'est bon ! par exemple l'encre y est trop blanche, il faut croire qu'elle a gelé cet hiver. Tout est en fleurs ou en boutons, les abricotiers ont gelé. Le bassin s'est admirablement comporté, pas le moindre dégât de gelée, deux mètres

33. Lettre du 20 janvier 1866 à Boutet.

34. Paul Jacques Raymond Bins, comte de Saint-Victor (1825-1881), écrivain – Bouilhet (1822-1869), ami de Flaubert, poète.

de jet d'eau, des gazons splendides et toutes mes plantations sauvées. La petite maison n'a pas une avarie, pas une ardoise enlevée, pas une tache d'humidité. Jacques l'a tenue propre et reluisante. C'est agréable au bout du compte cette bonbonnière si commode et si saine à une heure de Paris. C'est d'une tranquillité merveilleuse pour travailler, et il faudrait peu de dépense pour avoir un peu plus de logement et y vivre en famille de temps en temps. Si je m'en défais, ce ne sera qu'à la condition de trouver un très bon prix et on ne fera que gagner pour attendre. Je *vas* me replonger quinze jours dans mon roman[35]. J'espère que ça suffira pour le finir (...). »

Le 19 avril, elle écrit à Lina ; « La campagne est admirable ici. C'est un pays d'arbres fruitiers en pleins champs. C'est un nuage blanc étendu partout et ça embaume (...). »

Le même jour, deuxième lettre à Lina : « Je suis seule ici comme un ours, les Boutet ne viennent s'installer que demain. Je n'ai pas de chance pour les cuisinières. Martine me fait un peu mourir de faim. Elle a envie d'apprendre et a d'excellentes qualités. Mais on ne vit pas de l'air du temps et quelque sobre que je sois je trouve le régime maigre. Du reste je travaille, je me hâte. Je parcours mon petit jardin dans tous les sens, il est charmant, les iris et les pervenches sont en fleurs, elles viennent de Nohant. J'ai resemé les daturas quercifolia de Maurice, et les ricins de Charles Martins[36] qui étaient si beaux l'année dernière. Les arbres sont tous en fleurs, et les gazons sont splendides. Je rêvasse au bruit du jet d'eau. Je ne suis pas gaie, mais il faut bien se recueillir un peu pour piocher. Cette fois mon roman est très *difficile à dire*. C'est de la réalité, peu de poésie.
« Il a fait un peu d'orage ce soir. En cas de beau temps, Marchal devait venir demain pour me faire faire une belle promenade dans le bois, et pour chercher des morilles. Ca ne manque pas ici, mais personne n'ose en cueillir et en vendre, ils sont encore plus sots que chez nous. C'est le docteur Morère qui m'en a régalé dimanche et on a fait mille façons pour nous les servir (...). »

Le 20 avril (agenda) : « Il a tonné un peu la nuit, le ciel s'est couvert. Ce matin il fait beau, temps frais, quelques gouttes de pluie jusqu'à trois heures et un beau soleil quand même. Marchal vient à 1 heure. Nous partons pour les bois des Casseaux que nous arpentons dans tous

35. Le roman auquel G.S. fait allusion est *Le Dernier Amour* (lettre 120565), écrit à Palaiseau comme l'a été *Monsieur Sylvestre*, dont on retrouve d'ailleurs le héros parmi les personnages.

36. Charles Martins, médecin, auteur de nombreux ouvrages scientifiques et que George a connu au temps de la Revue Indépendante.

les sens. Nous marchons pendant 4 heures. La campagne est adorable. Nous rentrons à 5 heures. Nous nous reposons un instant. Les Boutet viennent et nous allons rejoindre M. Morère et Mme Bordin chez Boyer[37] où nous faisons un long et excellent dîner. Marchal part à 9 heures et nous restons jusqu'à minuit à disputer et à discuter avec le Père Desplanches[38] très gaiement. Il pleut un peu et il fait noir pour rentrer. Le rossignol chante dans le bois. »

Le 25 avril 1866, la maison est en vente : « Si je pouvais vous porter cette bonne terre, et mes tamaris roses et ma source limpide et toujours pleine ! Il s'est présenté des acheteurs, il s'en présente encore. Je ne me presserai pas. Je veux vendre cher (…). »

À Charles Marchal, le 4 mai 1866 : « Palaiseau est d'un vert fauve splendide adorable. En ce moment avec les fenêtres bien fermées et un bon feu de copeaux dans le dos, je travaille comme un petit amour bien sage (…). »

Samedi 5 mai (agenda) : « Temps superbe, chaud et humide par terre. Je passe une heure au jardin. Je travaille, j'écris des lettres. Je dîne seule. Je fais un tour de jardin avec les Boutet. Je rentre vite travailler. J'ai fait 50 pages aujourd'hui. Je finirai probablement demain (…). »

Le lendemain (agenda) : « J'ai fait mourir mon héroïne aujourd'hui, donc je suis presque à la fin (…). »

Malgré leur différence de point de vue sur beaucoup de choses, George correspond de plus en plus avec Flaubert, entre eux naît une tendre amitié. Elle attend son « troubadour » à Palaiseau pour le 17 mai : « Venez donc voir mon ermitage et celui de Monsieur Sylvestre (…). » Mais le lendemain on peut lire dans l'agenda : « Flaubert n'est pas venu. »[39]

George range et trie les lettres et vient de moins en moins souvent à Palaiseau. Pourtant elle est désormais habituée à sa solitude.

À Maurice : « Il y a des réflexions à faire sur Palaiseau, tout le monde me dit que mon séjour y donne une grande valeur. Quand je dis séjour, ce n'est pas d'y vivre plus ou moins, c'est de le posséder plus longtemps. Beaucoup de gens en ont envie. Ne nous pressons pas, et ce sera une bonne petite affaire, je vois ça. J'y ai fait une excellente réparation. Les eaux des Boutet inondaient ma cave ; pour une

37. Boyer : restaurateur de Palaiseau, à « L'Écu de France », 148 rue de Paris.

38. Marie-Théodore Desplanches : père de Madame Boutet.

39. Flaubert ne viendra jamais à Palaiseau, contrairement à ce qu'affirmera Wladimi Karénine, dans une biographie de George Sand à laquelle il est souvent fait référence (*George Sand, sa vie et ses œuvres*, 4 vol., Librairie Plon, Paris, 1899 à 1926. En réimpression chez Slatkine, Paris).

trentaine de franc (qu'il paie) j'ai fait faire un conduit qui me débarrasse et assainit la maison. C'est deux journées d'ouvriers. (.../...) Enfin je ferai peut-être faire une petite bâtisse pour loger un jardinier, moyennant quoi j'aurai jardinier et gardien à l'année pour 400 f., ce logement étant pour l'homme une grande considération. De cette manière, l'entretien de Palaiseau ne serait plus une dépense. Je ne m'y plairai jamais énormément désormais, mais cette petite propriété qui prospère est « une bague au doigt » comme on dit dans les comédies vieux style. En reléguant les domestiques dans une bâtisse à côté, on ferait, du second étage, un logement très gentil où tu pourrais passer avec Lina, Aurore, et une bonne, un mois ou deux de temps en temps (...). »

George réalise tout à fait la valeur de ses écrits. À Maurice, le 27 mai 1866 : « Enfin j'ai fini mes rangements et mes paquets et demain je suis à Paris. Dans cet océan de paperasses que j'ai triées, non rangées — il y en aurait pour huit jours de plus — tu retrouveras un jour des choses intéressantes et curieuses en fait de lettres et tu pourras faire un choix à publier. Ça aura de la valeur un jour. Reste à savoir comment je t'en assurerai la propriété sans que Sol(ange) y mette le nez (...). »

Depuis Nohant où elle est revenue, George se décide à faire construire le logement projeté pour Jacques Robot (cf. lettre précédente à Maurice), qu'elle garde finalement à son service et à qui elle écrit (10 juin 1866) : « Mon cher Jacques, j'ai chargé Mr. Boutet de vous dire qu'on allait faire la bâtisse dans le potager à l'endroit que nous avons décidé en dernier lieu. Si Nicaise s'engage à la livrer au plus tard le 15 août, c'est vous que je charge de surveiller le travail et d'empêcher les dégâts des petits maçons dans le jardin. Je ne veux pas qu'on se serve du bassin, même pour y tirer un seau d'eau ni pour laver les outils et les boîtes à plâtre. On prendra de l'eau au puits et pas ailleurs, pas dans le regard de la source. Les goujats ne doivent pas mettre le pied au jardin ni faire leurs ordures dans l'enclos comme c'est leurs habitudes... Comme cette bâtisse est pour vous loger, ce qui vous fera une bonne économie, j'espère que vous veillerez à ce qu'elle soit solide et convenable comme on l'a promis, et pour cela il faut que Nicaise s'en occupe lui-même et emploie des ouvriers raisonnables (...). »

À Charles Poncy, le 21 juin « ... je suis à Nohant depuis le 1er juin. Jusque-là j'ai habité à Paris et Palaiseau où j'avais beaucoup d'affaires de détail à régler, toujours pour liquider la succession de mon pauvre cher ami Manceau qui a légué son petit avoir à Maurice. J'ai eu pas mal de dettes à payer pour me remettre au courant, car la gestion de ses

deux dernières années n'avait pas été bonne. Le pauvre malheureux avait toujours la fièvre, une activité dévorante et le besoin de faire et de défaire des travaux souvent inutiles. Tout cela pour m'être agréable, du moins il le croyait et je devais le lui laisser croire. L'obligation de remédier à une situation un peu désastreuse m'a soutenue et j'ai dû, j'ai pu par conséquent travailler au milieu d'un bien profond et bien amer chagrin. Enfin je ne dois plus rien et je n'ai plus rien au monde après trente et quelques années d'un travail incessant. C'est un très bon résultat selon moi, certaines existences ne doivent ni se reposer, ni s'enrichir, sous peine de n'être plus elles-mêmes. Je suis aussi heureuse ainsi qu'il m'est permis désormais de l'être. Ma vie est très simplifiée et beaucoup plus libre. Je gagne au jour le jour de quoi faire façe aux devoirs journaliers (…). »

Le 12 juillet, elle reçoit à Nohant ses amis de Palaiseau et leur fait partager à cette occasion son goût pour les bains de rivière : « … arrivée ce matin du Dr Morère. Je cause avec lui ; je travaille un peu. Nous l'emmenons au bain, Lina et moi. Il est très content de l'Indre. Nous prenons une douche de cascade (…). »

Vers la fin du mois d'août, George fait un séjour chez Flaubert, puis en septembre un voyage dans la région de Tours et Nantes. En octobre, de retour à Nohant, elle travaille sa pièce *Montrevêche*.

Le 1er novembre 1866, George fait la connaissance de Juliette Lambert[40], et la trouve « très jolie et charmante ». Elle partage de nouveau son temps entre Paris et Palaiseau.

Le 20 : « … très froid, je fais mon baluchon. Couture[41] vient me lire Delacroix. Je pars à 5 heures… (pour Palaiseau) la maison est toujours bien tenue et mon service bien fait, sans oublier la montre à l'heure, l'almanach au jour (…) » (agenda).

Le 22 : « Très beau temps assez doux avec le soleil de la journée, très froid le soir. Journée tranquille, mal d'estomac la nuit, n'importe, je travaille assez bien. Je fais faire une éclaircie au jardin. Je dîne seule, pas trop triste ; beaucoup de bien-être dans cette maisonnette, beaucoup de silence et de recueillement, un clair de lune splendide » (agenda).

---

40. Juliette Lambert, connue également sous le nom de Juliette Adam (1836-1936) : devenue Madame Alexis Lamessine, veuve en 1867, épouse en 1868 Edmond Adam. Écrivain, directrice de « La Nouvelle Revue », elle occupe l'ancienne abbaye de Gif-sur-Yvette à partir de 1882.

41. Thomas Couture (1815-1879), peintre académique très en vue (cf. « Les Romains de la Décadence » au Musée d'Orsay), a réalisé un portrait de G. S. que Manceau a gravé en 1850.

À Maurice : « J'envoie ci-joint à Cocote le portrait de deux bâtisses qui se vendent dans le pays sous les titres de Villa George Sand et de château de la Pie Voleuse (…) ».

Le 29 novembre : « … beau soleil, diamant blanc dans un champ d'or, le soir rubis dans un champ de pourpre, splendeur du silence, arbres immobiles ; l'eau du bassin transparente comme du cristal, envoie à 1 heure une plaque d'argent au plafond de ma chambre ; le jet d'eau est un collier de diamants. Les violettes percent les feuilles et le nard est fleuri. Calme plat, pas beaucoup d'ardeur au travail, trop de penchant à la contemplation (…) » (agenda).

George profite encore d'un séjour de quelques jours à Palaiseau, pour faire venir un horticulteur, un certain Lecoq, pour créer un petit jardin devant la nouvelle bâtisse.

Le 1er décembre 1866 : « Très beau, froid, le bassin a gelé à la surface, mais c'est presque fondu à midi. Tour de jardin, Mme Boutet, le photographe, M. Lecoq. On plante des pêchers, des abricotiers et de la vigne autour du chalet[42]. Je travaille assez bien. J'ai chaud comme une caille. Je m'habituerais bien à cette complète solitude, si je n'avais pas les enfants, mais quand même, il ne faudrait peut-être pas (…). « Il y a de tout Palaiseau, excepté des mouchoirs de poche (…) » (agenda).

Lorsqu'elle est à Paris, George prend de plus en plus souvent ses repas chez Magny ; non seulement elle est fidèle aux rendez-vous du lundi avec ses amis[43], mais elle s'y rend aussi en « petit comité » car la nourriture servie chez Magny lui convient bien, surtout depuis qu'elle éprouve tant de douleurs à l'estomac.

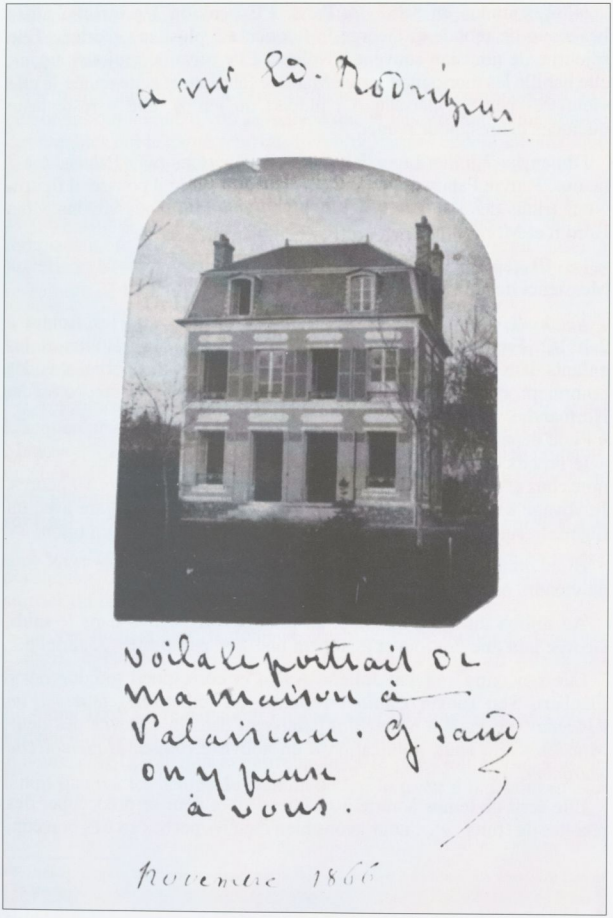
Vers la fin de l'année elle tombe malade, seule à Paris, avec sa bonne Martine. Le 24 décembre, elle note péniblement sur l'agenda : « … crampes d'estomac atroces (…). »

Quatre médecins défilent à son chevet, dont son ami le Docteur Leclère. Cela retarde son retour à Nohant où elle devait passer les fêtes de fin d'année. Heureusement, de bons amis l'entourent : c'est Élisa (Boutet), qui la veille plusieurs fois, Alexandre (Dumas Fils), Marchal et bien d'autres qui lui rendent visite. Enfin guérie, elle rejoint Nohant au milieu du mois de Janvier.

---

42. Il s'agit d'une nouvelle bâtisse, construite par Jacques Robot.

43. Les célébrités de l'époque : Sainte-Beuve, les Goncourt, Théophile Gautier, Flaubert, Alexandre Dumas Fils, etc…



La maison de George Sand à Palaiseau ; photographie avec dédicace autographe à Édouard Rodrigues (coll. E. Gouin).

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

Nous sommes en 1867. À Paris, l'Exposition Universelle attire beaucoup de monde et George la fréquente à plusieurs reprises. Elle séjourne de nouveau souvent à Nohant. Elle travaille toujours autant, elle habille les marionnettes que Maurice fabrique et cette année-là elle vient très peu à Palaiseau. La plupart du temps, elle y reste juste quelques heures, pour ranger.

Dimanche 7 juillet (agenda) : « … nous partons pour Palaiseau à 3 heures. Pauvre Palaiseau, il est charmant, *tout seul ;* il pousse, il fleurit. Nous trions des livres et des herbiers à emporter. Nous voyons Mme Bordin et Morère (…). »

Le 19 septembre, reprise à l'Odéon de la pièce « Les Beaux Messieurs de Bois Doré »[44].

Vendredi 4 octobre (agenda) : « À Palaiseau avec les Boutet à 2 h 1/2. Froid, mais bon à marcher. J'emmène Elisa Boutet et les enfants dans le haut des Casseaux. La campagne est superbe, avec les pommiers chargés de fruits, la verdure encore intacte, c'est la Normandie.
« Pluie depuis Villebon au retour.
« Je prends des bibelots et des livres. Je trie des papiers de 5 à 6. Je dîne chez les Boutet. Hortense (Bordin) vient le soir. Je pars à 9 heures. Je voyage seule dans les 1ères. Je trouve Houdou[45] à la gare avec un fiacre. Je suis chez moi à 10 h 1/2. Palaiseau est toujours un bijou. »

Bijou dont elle ne profite plus guère ! En effet, à partir de 1868, elle ne viendra presque plus à Palaiseau.

Au milieu du mois de mars, au retour d'un voyage dans le midi, George a la joie de trouver à Nohant une 2ème petite-fille : Gabrielle.

Elle rencontre souvent Juliette Adam et correspond toujours avec Flaubert. Son roman *Cadio* est publié en juillet. *Les lettres d'un voyageur* (de Paris à Marseille) paraissent dans la « Revue des deux Mondes ». En août, publication d'un nouveau roman, *Mademoiselle Merquem.*

Elle écrit de temps à autre à Jacques Robot pour se préoccuper des récoltes de fruits : « … nous avons bien reçu les pêches en très bon état,

44. Créée le 26 avril 1862 à l'Ambigü-comique.

45. Louis Houdou : ancien concierge de George Sand à Paris.

bien mûres et bien bonnes (...). Vous direz à M. Boutet[46] ce qu'elles ont coûté ainsi que le miel[47] et ce qu'il y a à payer à Nicaise pour le curage du bassin (...). »

De même au sujet de la vente de la maison : « Vous répondrez aux personnes qui viennent voir la maison que je laisserai une bonne partie des meubles qui la garnissent, des livres, des armes et des tableaux, que je m'entendrais avec l'acquéreur selon le prix qu'il donnerait (...). »

Une épidémie de dysenterie régnant à Nohant, George demande à Jacques Robot de se renseigner auprès du Dr Morère et de son remplaçant, le Dr Delsol, pour savoir si l'épidémie sévit aussi à Palaiseau. Finalement, personne ne s'y rendra, malgré la réponse rassurante de Jacques.

Fin août 1868, George écrit à Lina : « Je *vas* tout de même à Palaiseau demain pour m'assurer que le refuge est bon en cas d'accident (...). »

La promesse de vente est enfin signée en 1869, le 29 avril. L'acquéreur est un Monsieur Engel, fabricant de chaussures. À Maurice : « Je rentre de bonne heure, je *vas* me coucher bien contente que cette affaire soit finie, quoique ce soit un crève-cœur de voir aller cette jolie maisonnette et ce jardin déjà si beau à un gniaf abruti qui a sur l'œil une[48] *emplâtre de cuir*. Mais on le dit très brave homme(...). »

À Gustave Flaubert : « J'ai vendu Palaiseau aujourd'hui à un maître cordonnier, qui a une *emplâtre de cuir* sur l'œil droit, et qui appelle les sumacs du jardin des *schumakre* (...). »

George prépare alors le déménagement, elle trie du linge, en envoie à Paris, à Nohant. Elle charge J. Robot de vendre au mieux les meubles.

Le 4 mai 1869 : « Je pars pour Palaiseau par un temps gris qui s'élève et devient joli. Je vais par Bourg-la-Reine, Antony et Massy en sapin[49]. 1 heure 3/4. Le chemin est affreux mais le pays joli et j'ai plus de temps que par les heures du chemin de fer. Je passe 4 h. à convenir de

46. Habitant toujours la propriété voisine, André Boutet continuait à s'occuper des affaires de George à Palaiseau.

47. Le miel de Villebon-sur-Yvette, village que George pouvait apercevoir depuis sa propriété.

48. Note de Georges Lubin : Emplâtre est du masculin, mais le genre a été longtemps indécis : voir Littré.

49. Synonyme de fiacre.

tout avec Jacques, à trier, à empaqueter ; ça passe comme 5 minutes. J'apporte un plein fiacre de biblots (sic) (…). »

Le 20 mai, elle écrit à Lina : « J'ai terminé tous les triages de Palaiseau, aujourd'hui. J'ai vendu pas mal de choses à mon cordonnier. Il n'avait pas son emplâtre, mais des lunettes bleues. Il a pris et payé les garde-manger, corps de bibliothèque, armoires à linge, rayons, etc — tout les reste est vendu à diverses personnes, les lits, armoires à robes, etc. Je ne sais pas encore le chiffre, ça ne sera pas gros, mais ça paiera toujours les frais de transport du reste, glaces, vins, et meubles qui nous seront utiles (…). »

D'autres meubles sont vendus par l'intermédiaire de Jacques Robot au docteur Delsol[50].

Le 27 mai, la vente au sieur Engel est définitive. Le 3 juin, George écrit à Lina : « J'ai fait mes adieux à Palaiseau aujourd'hui, en donnant à dîner chez Magny aux Boutet, Morère, Mme Bordin. Camille[51] devrait en être, il n'a pas pu. Je les ai menés au Palais-Royal voir un spectacle très drôle[52] (…). »

De retour à Nohant, George écrira à André Boutet, le 18 juillet : « Mon cher vieux, nous avons reçu en temps utile l'envoi du restigot de Palaiseau. Tout est arrivé en bon état et s'est engouffré dans la maison (…). »

Pourtant, dans une lettre à Lina le 11 septembre 1869, elle écrit encore : « On me propose d'échanger le buffet contre une barrique d'eau-de-vie de 500 f. Je vais d'abord goûter. Le jeune homme qui propose l'affaire, étudiant qui vient d'une *cave* est un honnête garçon. Ça vous va-t-il ? répondez vite. Vous seriez approvisionnés pour longtemps ; et ce serait plus utile que le buffet que, du reste, je ne trouve pas à vendre plus de 300.
« Un mot oui ou non par courrier.
« Le cordonnier a payé Palaiseau. Vous avez 35 000 f. chez le notaire… »

Mais la cave de Nohant devait être suffisamment pleine, ou bien la gnôle de Palaiseau n'avoir pas encore fait la conquête des palais berrichons, car le 13 septembre George doit insister auprès de Maurice :

---

50. Le remplaçant du docteur Morère à Palaiseau.

51. Camille Leclère. Médecin devenu ami de la famille.

52. Gavaut, Minard et Cie, comédie en 3 actes, par Edmond Gondinet, créée le 17 avril.

« Je regrette fort que vous n'ayez pas choisi l'eau-de-vie, elle était excellente. Dégustée par Plauchut[53] et d'autres qui s'y connaissent, elle a été décrétée valant haut la main 500 f., vous en auriez eu pour le reste de vos jours ; c'est une économie dans un ménage et le buffet était bien vendu. Enfin, soit, ça vous regarde, je le ferai emballer et expédier. Pourtant réfléchissez encore un jour et voyez si vous persistez. Selon moi avoir chez soi une barrique de 1ère qualité sans dépenser un sou c'est plus profitable qu'un meuble qu'on ne sait où placer (…). Je vas fourrer des joujoux plein le buffet. »

Nous arrivons à la guerre de 70. Le 21 août, George écrit à Boutet qui s'occupe toujours de ses « affaires » : « Envoyez-moi mon reste, moins les fractions, les cent et quelques francs, que vous donnerez à l'ambulance de Palaiseau (…). »

Après les horreurs de la guerre, elle pense toujours à ses amis et relate dans une lettre à sa fille Solange, le 12 février 71 : « Mon brave docteur Morère de Palaiseau qu'on disait pendu par les Prussiens, se porte bien (…). »

Elle gardera de Palaiseau un doux souvenir, toutefois teinté d'amertume après les malheurs et les chagrins qu'elle y a éprouvés. Trop de soucis ! Elle confie à Solange, qui vient de vendre sa villa « Malgrétout » de Cannes, le 4 avril 1873 : « Je te vois là-bas comme j'étais à Palaiseau en quittant mes belles plantes. Moi aussi je ne regrettais guère autre chose. J'avais eu trop de chagrin dans cette maison, et quant à la maisonnette, trop de détails d'installation. Ça gâte tout (…).

George ne parlera ensuite plus guère de sa maisonnette de banlieue. Cependant Wladimir Karénine, dans la bibliographie qu'il lui consacre[54], rapporte un propos selon lequel elle aurait voulu (après le décès de Manceau ?) être enterrée à Palaiseau.

M.-T. Baumgartner

53. Edmond Plauchut (1824-1909), journaliste républicain, vieil ami de G. S et joyeux vivant.

54. Cf. note 39, page 39.

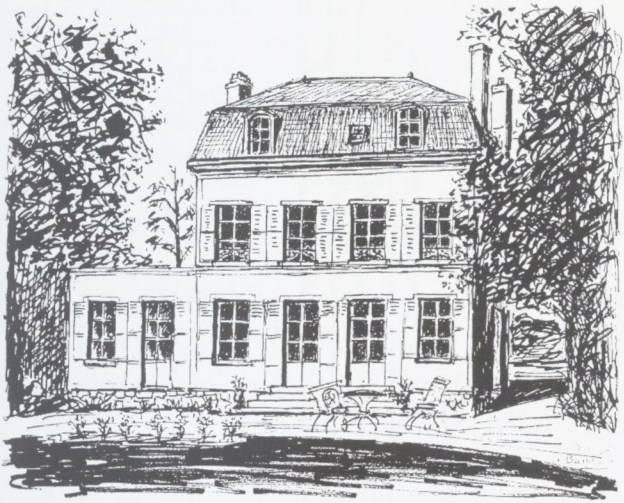
Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

LA MAISON DE PALAISEAU

Construite en 1861 par M. Vernaz, architecte, pour son propre usage, sur un terrain appartenant à Madame veuve Bordin, née Vernaz, la maison comporte un rez-de-chaussée et deux étages comme en témoigne la photographie adressée par George Sand à Édouard Rodrigues, reproduite en p.43. L'aile ouest, visible sur le dessin reproduit p.49, a été rajoutée postérieurement, vers 1910-1912.
Contrairement a une idée largement répandue et reprise par André Maurois dans *Lélia ou la vie de George Sand* (Hachette,1952), la maison de Palaiseau ne fut pas acquise en 1864 par George Sand mais par Alexandre Manceau. Celui-ci paya une partie du prix de ses propres deniers, ayant préalablement cédé à Maurice Sand la maison de Gargilesse, dont il possédait la nue-propriété. Ce n'est donc pas avec le produit de la vente des tableaux de Delacroix que la maison fut achetée. Cependant George Sand, simplement « présente à l'acte », y contribua grâce au fabuleux succès de sa pièce *Le marquis de Villemer* donnée à l'Odéon au printemps de la même année.

Maurice Sand hérite de la propriété à la mort de Manceau et sa mère se charge de la vendre en 1869 à François Engel, maître-cordonnier, qui la transmet à sa fille, future Mme.Mazenq. En 1908, couverte d'hypothèques, la propriété fait l'objet d'une adjudication volontaire en mairie de Palaiseau ; elle est acquise par Me.Charles Vivet, avoué, qui la revend en 1922 à Mme Dufour, veuve Lambilliote.
Mlle Desclides-Rousselot, propriétaire d'une petite maison de couture, l'acquiert en 1930 et la lègue à sa mort, en 1959, à M. et Mme André Bouchard.
En 1964, cent ans après son achat au nom d'Alexandre Manceau, la propriété est acquise par ses actuels occupants.

La lettre 12905 du 24 Novembre 1866 nous apprend que la dénomination de « Villa George Sand » a été donnée à sa maison de Palaiseau par George elle-même.
L'ancien « chemin des Quatre-Vents » prendra le nom de « rue George Sand » après une délibération du Conseil Municipal en 1878, suivant le voeu exprimé par M. Taphaléchat, conseiller municipal (voir note p.28).



La maison de George Sand en 1968, dessin d'André Brémond.

EXTRAITS DES DÉLIBÉRATIONS DU CONSEIL MUNICIPAL

10 Août 1879

Rue Georges-Sand.

Mr Caphalechat, conseiller municipal, émet le vœu que la rue des Rieux prenne le nom de rue Georges-Sand, depuis la rivière d'Yvette jusqu'à la route nationale n°188.

Le Conseil, Considérant que la ville de Palaiseau se fait honneur d'avoir compté Georges-Sand au nombre de ses habitants, à l'unanimité moins une voix, appuie le vœu émis par Mr Caphalechat que le chemin vicinal ordinaire, nouvellement ouvert, passant devant la villa Georges-Sand et la rue des Rieux jusqu'à son débouché sur la rue de Paris, portent à l'avenir le nom de rue Georges-Sand.

9 novembre 1879.

Prolongement de la rue Georges-Sand.

Mr le Maire invite le Conseil à délibérer sur le projet de prolongement de la rue Georges-Sand.

Après examen du plan présenté par l'Agent-voyer et après discussion, le projet présenté est voté en principe par neuf voix, mais il est décidé qu'il sera procédé à une nouvelle étude.

Tableau du Conseil municipal.

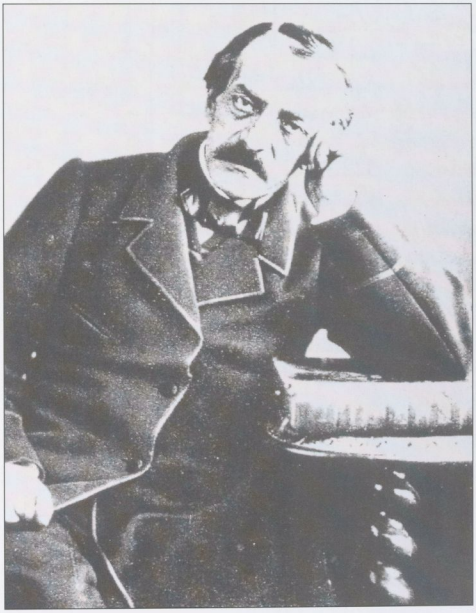
10 Août 1879

Noms et prénoms.		Professions.	Age.	
Lecalon,	Baptiste-Eugène-Victor.	Cultivateur.	47 ans	
Masson,	Jean-Augustin-Alfred.	propriétaire.	47	Maire.
Marchand,	Jean-François.	cultivateur.	61	
Bozard,	Jean-Louis.	Epicier	56	
Avenel,	Augustin-Alfred.	propriétaire	55	Adjoint.
Bouzinard,	Pierre-Jacques.	rentier.	51	
Bourgeron,	Louis-Camille.	Cultivateur.	43	
Voiaise,	Charles-Désiré.	maraîcher.	50	
Monère,	Hippolyte-Amédée.	médecin.	69	
Beaujon,	Julien-Louis-François.	cultivateur.	43	
Chevalier,	Etienne.	grainetier.	52	
Lapchalechat,	Antoine-Guillaume.	menuisier.	52	
Lègue,	Jean-Joseph.	huissier.	37	
Imbault,	Pierre-Armand.	Imprimeur.	61	
Racary,	Auguste-Thomas.	Epicier.	45	
Chibault,	Pierre-Romain.	distillateur	32	

BnF L&A

Composition du Conseil Municipal de 1879.

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine



Photographie de Manceau par Nadar (Cl. Lalance).

Photographie de G. Sand en 1864 par Nadar.

ŒUVRES DE GEORGE SAND

1829
Voyage chez M.Blaise *(nouvelle)*
Voyage en Auvergne *(nouvelle)*
Voyage en Espagne *(nouvelle)*

1831
La fille d'Albano *(nouvelle, signée J.Sand)*
ROSE ET BLANCHE *(roman, signé J.Sand)*

1832
INDIANA *(roman)*
Melchior *(nouvelle)*
VALENTINE *(roman)*
La Marquise *(nouvelle)*
La reine Mab *(poésie)*
Le Toast *(nouvelle)*

1833
Cora *(nouvelle)*
Lavinia *(nouvelle)*
LÉLIA *(roman, 1ère version)*
Aldo le Rimeur *(nouvelle)*
Métella *(nouvelle)*

1834
Garnier *(conte)*
LE SECRÉTAIRE INTIME *(roman)*
JACQUES *(roman)*

1835
ANDRÉ *(roman)*
LÉONE LÉONI *(roman)*

1836
SIMON *(roman)*

1837
LETTRES À MARCIE *(in : « Le Monde », février & mars)*
LETTRES D'UN VOYAGEUR *(recueil)*
MAUPRAT *(roman)*
Antoine et Cléopâtre *(étude)*

1838
LA DERNIÈRE ALDINI *(roman)*
LES MAÎTRES MOSAÏSTES *(roman)*

1839
LUSCOQUE *(roman)*
SPIRIDION *(roman)*
LÉLIA *(roman, 2ème version)*

1840	GABRIEL *(roman dialogue)* LES SEPT CORDES DE LA LYRE *(roman)* COSIMA *(théâtre)* LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE *(roman)*
1841	PAULINE *(roman)* Les Mississipiens *(proverbe)* UN HIVER AU MIDI DE L'EUROPE *(chronique- titre définitif : UN HIVER À MAJORQUE)*
1842	Dialogue familier sur la poésie des prolétaires *(in : « La Revue Indépendante »)* HORACE *(roman)* CONSUELO *(roman, t.I et II)*
1843	CONSUELO *(roman, t.III à VIII)* MÉLANGES *(tome XV de l'édition Perrotin)* LA COMTESSE DE RUDOLSTADT *(suite de CONSUELO, t.I et II)*
1844	LA COMTESSE DE RUDOLSTADT *(t.III à V)* JEANNE *(roman)* Collaboration à l'Éclaireur de l'Indre
1845	LE MEUNIER DANGIBAULT *(roman)* Kourroglou *(nouvelle)*
1846	ISIDORA *(roman)* Fanchette *(nouvelle)* Lettre d'un paysan de la Vallée Noire *(essai)* TEVERINO *(roman)* LA MARE AU DIABLE *(roman)* La politique et le socialisme *(essai)*
1847	LE PÉCHÉ DE M.ANTOINE *(roman)* LUCREZIA FLORIANI *(roman)* LE PICCININO *(roman)*
1848	Collaboration au « Bulletin de la République » et à « La Vraie République » Création de « La Cause du Peuple » (3 numéros) Histoire de la France écrite sous la dictée de Blaise Bonin *(essai)* Lettre au peuple *(1ère & 2ème)* Un mot à la classe moyenne *(in « Journal du Loiret »)* Le Roi attend *(Théâtre - prologue)* Avis au peuple de Paris *(in « le Moniteur Universel »)* Parole de Blaise Bonin aux bons citoyens *(5 brochures anonymes)*
1849	LA PETITE FADETTE *(roman)*
1850	FRANÇOIS LE CHAMPI *(roman)* FRANÇOIS LE CHAMPI *(théâtre)* HISTOIRE DU VÉRITABLE GRIBOUILLE *(conte)*
1851	CLAUDIE *(théâtre)* MOLIÈRE *(théâtre)* LE CHÂTEAU DES DÉSERTES *(roman)* LE MARIAGE DE VICTORINE *(théâtre)*

ŒUVRES DE GEORGE SAND (suite)

1852
LES VACANCES DE PANDOLPHE *(théâtre)*
LE DÉMON DU FOYER *(théâtre)*

1853
MONT-REVËCHE *(roman)*
LA FILLEULE *(roman)*
LES MAÎTRES SONNEURS *(roman)*
LE PRESSOIR *(théâtre)*
MAUPRAT *(théâtre)*

1854
ADRIANI *(roman)*
HISTOIRE DE MA VIE *(chronique, tomes I à IV)*
FLAMINIO *(théâtre)*

1855
HISTOIRE DE MA VIE *(chronique, tomes V à XX)*
MAÎTRE FAVILLA *(théâtre)*

1856
LUCIE *(théâtre)*
EVENOR ET LEUCIPPE *(roman)*
FRANÇOISE *(théâtre)*
COMME IL VOUS PLAIRA *(théâtre)*

1857
LA DANIELLA *(roman)*
LE DIABLE AUX CHAMPS *(roman)*

1858
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ *(roman)*
LÉGENDES RUSTIQUES *(contes, illustrations de Maurice Sand)*

1859
NARCISSE *(roman)*
ELLE ET LUI *(roman autobiographique)*
L'HOMME DE NEIGE *(roman)*
La Guerre *(essai)*
MARGUERITE DE SAINTE-GEMME *(théâtre)*
Garibaldi *(essai)*
Préface de « Masques et Bouffons » de Maurice Sand
LES DAMES VERTES *(roman)*
PROMENADES AUTOUR DUN VILLAGE *(recueil, avec les ROMANS CHAMPÊTRES illustrés)*
FLAVIE *(roman)*

1860
JEAN DE LA ROCHE *(roman)*
CONSTANCE VERRIER *(roman)*

1861
LA VILLE NOIRE *(roman)*
LE MARQUIS DE VILLEMER *(roman)*
VALVÈDRE *(roman)*
LA FAMILLE DE GERMANDRE *(roman)*

1862
LE PAVÉ *(théâtre)*
AUTOUR DE LA TABLE *(recueil)*
SOUVENIRS ET IMPRESSIONS LITTÉRAIRES *(essai)*
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ *(théâtre)*
TAMARIS *(roman)*

1863
ANTONIA *(roman)*
Pourquoi les femmes à l'Académie ? *(essai)*
MADEMOISELLE LA QUINTINIE *(roman)*

1864	LE MARQUIS DE VILLEMER *(théâtre)* THÉATRE DE NOHANT (LE DRAC - PLUTUS - LE PAVÉ - LA NUIT DE NOËL - MARIELLE) *(théâtre)* LE DRAC *(théâtre)*
1865	LA CONFESSION DUNE JEUNE FILLE *(roman)* LAURA *(roman)*
1866	MONSIEUR SYLVESTRE *(roman)* LES DON JUAN DE VILLAGE *(théâtre)* LE LIS DU JAPON *(théâtre)* PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE *(recueil - 1ère édition séparée)* Préface pour « Le Monde des Papillons », de Maurice Sand.
1867	LE DERNIER AMOUR *(roman)*
1868	CADIO *(roman)* MADEMOISELLE MERQUEM *(roman)* CADIO *(théâtre)* LA PETITE FADETTE *(théâtre)*
1870	LAUTRE *(théâtre)* PIERRE QUI ROULE *(roman)* LE BEAU LAURENCE *(roman)* MALGRÉTOUT *(roman)*
1871	CÉSARINE DIETRICH *(roman)* JOURNAL DUN VOYAGEUR PENDANT LA GUERRE *(chronique)* JOUETS ET MYSTÈRES *(pièce de marionnettes)* Collaboration au « Temps »
1872	FRANCIA *(roman)* UN BIENFAIT NEST JAMAIS PERDU *(théâtre, proverbe)* NANON *(roman)* IMPRESSIONS ET SOUVENIRS *(recueil)* CONTES DUNE GRANDMÈRE, 1ère série *(contes)*
1874	MA SOEUR JEANNE *(roman)*
1875	FLAMARANDE *(roman)* LES DEUX FRÈRES *(roman, suite de FLAMARANDE)*
1876	Le théâtre de Marionnettes de Nohant *(essai, in « Le Temps »)*

18 juin 1876 : mort de George Sand

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

ŒUVRES POSTHUMES DE GEORGE SAND
(sélection, outre les éditions et rééditions de sa correspondance)

1876	LA TOUR DE PERCEMONT *(roman)* MARIANNE *(nouvelle)* CONTES DUNE GRANDMÈRE, 2ème série *(contes)*
1877	DERNIÈRES PAGES *(recueil)* NOUVELLES LETTRES DUN VOYAGEUR *(recueil)*
1879	QUESTIONS DART ET DE LITTÉRATURE *(recueil)* QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES *(recueil)*
1880	SOUVENIRS DE 1848 *(mélanges)*
1904	SOUVENIRS ET IDÉES *(mélanges)*
1931	L'HISTOIRE DU RÊVEUR, suivi de JEHAN CAUVIN
1926	JOURNAL INTIME (posthume)
1970-72	ŒUVRES AUTOBIOGRAPHIQUES *(mélanges, 2 vol.)*

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

BIBLIOGRAPHIE

Agendas George Sand.
Textes traduits et annotés par Anne Chevereau. Jean Touzet, libraire-éditeur, 38, rue Saint-Sulpice, 75278 Paris cedex 06.

Album Sand.
Iconographie réunie et commentée par Georges Lubin. *Gallimard, 1972* (hors commerce).

George Sand.
Sa vie et ses œuvres, Wladimir Karénine, 4e volume, *Plon 1926.*

George Sand.
Correspondance. Éditions de Georges Lubin. 26 volumes. *Classiques Garnier (Bordas-Dunod, Paris, 1964-1991 vol 1 à 25 + Index) Éd. du Lérot, Tusson 1995 (vol. 26).*

Recherches Historiques sur Palaiseau.
Par F. Cossonnet, Versailles, *imprimerie Laus Pavilley, 30 rue Satory, 1895.*

Monsieur Sylvestre.
George Sand, *Slatkin, coll. Ressource.*

Lélia ou la vie de George Sand.
André Maurois. *Hachette 1952.*

Chronologie de George Sand.
Établie par Georges Lubin *« Europe » n°587 - mars 1978.*

BnF
LGA

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

TABLES DES ILLUSTRATIONS

	Pages
George Sand en novembre 1861, dessin de Charles Marchal ;photographie par Bingham (1er janvier 1862). Le dessin original, daté et signé, a appartenu à Henri Amic ; il a disparu pendant la dernière guerre.	1
Nouvelle plaque commémorative inaugurée par Georges Lubin en présence des membres de l'association « Les Amis de George Sand », le 3 octobre 1986, sur le portail de la maison de Palaiseau.	10
Palaiseau : l'Yvette et la maison de George Sand ; dessin d'après nature par G. Fraipont (1886).	18
Fac-similé de la lettre de George Sand à Paul Meurice (Palaiseau, 22 août 1864 (?), aut. coll. part., 1p. in-8.	23-24 25
Fac-similé de la première lettre écrite par George Sand à Palaiseau (À Maurice, 12 juin 1864).	29
Photographie de la maison des Boutet « Ermitage de Beau Val ».	33
La maison de George Sand à Palaiseau ; photographie avec dédicace autographe à Édouard Rodrigues (coll. E. Gouin).	43
La maison de George Sand en 1968, dessin d'André Brémond, père de l'auteur.	49
Délibération du Conseil Municipal de1879.	50-51
Photographie de Manceau par Nadar (Cl Lalance).	52
Photographie de G. Sand en 1864 par Nadar.	53

BnF L&A

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine

Conception :

IMBAULT INTERACTIF DEVELOPPEMENT

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Imbault
en octobre 2000

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre

Licence eden-75-0f9f0ad3521847ac-89462bd783db45a2 accordée le 29 avril 2021 à E16-00934094-WATRELOT-Martine